

**De la gonorrhée bénigne, ou sans virus venerien, et des fleurs blanches /
par J. L. Doussin-Dubreuil.**

Contributors

Doussin-Dubreuil Jacques Louis, 1762-1831.
Royal College of Physicians of Edinburgh

Publication/Creation

Paris : L'Auteur, [1798?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/k2bwnug5>

Provider

Royal College of Physicians Edinburgh

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Royal College of Physicians of Edinburgh. The original may be consulted at the Royal College of Physicians of Edinburgh. where the originals may be consulted.

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

DE LA GONORRHÉE
BÉNIGNE,
OU
SANS VIRUS VENERIEN,
ET
DES FLEURS BLANCHES.

Par J. L. DOUSSIN-DUBREUIL, Docteur en médecine,
Membre de la Société académique des Sciences de Paris,
de celle des Inventions et Découvertes, du Lycée des
Arts, de la Société libre d'Institution, etc.

Miseris succurere disco.
P. Vig. Mar., Lib. I. Æneid. V, 634.

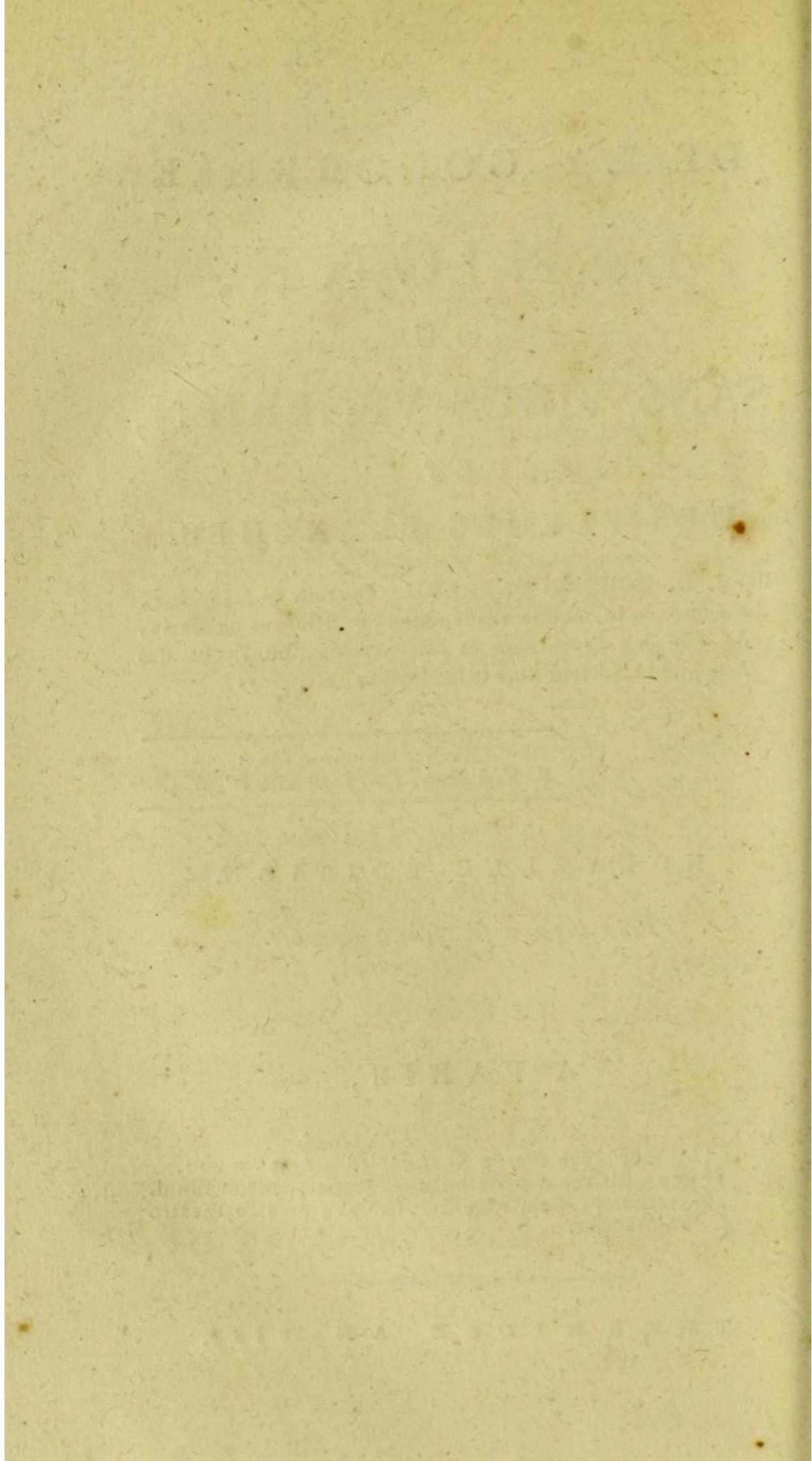
NOUVELLE ÉDITION.

Prix broc. 2 fr. franc de port.

A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue Pavée St.-André-des-Arts, n. 17.
FUCHS, lib. rue des Mathurins-Jacques, maison Cluni.
MALHERBE, Palais-Egalité, no 72, près le théâtre
Montansier.

T H E R M I D O R A N V I I I .



R É F L E X I O N S

P R É L I M I N A I R E S.

L'ACCUEIL que le public et plusieurs sociétés savantes ont fait aux deux premiers ouvrages que j'ai publiés, l'un sur les Glaires, et l'autre sur l'Épilepsie, m'a vivement encouragé à poursuivre mes recherches et mes observations.

Le sujet que je traite dans ce nouvel écrit est intimément lié aux deux autres, et fait en quelque sorte partie du même système; c'est-à-dire que l'origine des accidens dont j'essaie de développer les circonstances plus ou moins

graves , et dont je présente les indications curatives , dérive également de l'action variée que produit la transpiration insensible , arrêtée ou repercutée par une foule de causes , soit physiques , soit morales. On peut donc regarder le *Traité* qu'on va lire , comme une suite naturelle et nécessaire qu'il entroit dans mon plan de donner aux deux qui ont déjà paru.

Non seulement la gonorrhée bénigne et les fleurs blanches sont deux maladies singulièrement multipliées aujourd'hui , mais la similitude de leurs symptômes avec les symptômes caractéristiques des écoulemens vénériens, occasionne souvent de très-fâcheuses bévues de la part de beaucoup de praticiens , sur-tout

lorsqu'ils sont partisans de l'emploi du mercure. J'ai été souvent à portée de connoître tout ce qu'elles avoient en outre de désagréable pour ceux à qui ces sortes d'écoulemens donnent des inquiétudes sur eux-mêmes, ou d'injustes soupçons envers les objets de leur attachement.

Sous ces rapports, il m'a paru intéressant de chercher à éclairer cette matière. Je me suis attaché en même-temps à réfuter quelques erreurs accréditées, même par des auteurs d'un mérite reconnu, et à indiquer les moyens qui m'ont paru les plus convenables pour combattre avec succès les différens genres d'écoulemens qui ne sont point occa-

sionnés par l'action d'un virus quelconque.

Après avoir étudié les diverses causes qui peuvent occasionner la gonorrhée bénigne, ainsi que les fleurs blanches ; parmi celles qui m'ont paru agir d'une manière positive, j'ai reconnu comme les plus actives les excès dans les plaisirs de l'amour, principalement dans les habitudes contraires aux intentions de la nature. A cet égard, si j'ai peint avec sévérité les dangers qui résultent des abus de la volupté, les dangers toujours plus graves quand on s'écarte des moyens légitimes ; si j'ai montré le précipice ouvert sous les pas de ceux qui s'y livrent, j'ai cru devoir en même-temps ne pas lais-

ser sans consolation et sans espoir les malheureuses victimes de penchans que la raison condamne , et les prévenir , sur-tout , contre ces hommes trop prompts à se décider , ou qui , spéculant sur l'angoisse de ceux dont la conduite , en fait de plaisir , n'est point sans reproche , ne voient jamais dans la gonorrhée qu'une perte de semence ou la présence du virus vénérien.

Persuadé , avec plusieurs praticiens , que l'humeur de la gonorrhée bénigne est de la même nature que celle des fleurs blanches , que toutes deux tiennent au même principe morbifique , et que le traitement de ces deux affections doit être absolument le même ,

j'ai dû lier à mon sujet principal, (la gonorrhée bénigne), celui des fleurs blanches, qui, à l'exception de quelques développemens que l'on trouvera dans mon ouvrage, a été presque entièrement épuisé par des hommes aussi profonds en médecine qu'excellens écrivains. On ne doit donc point être surpris, si je n'ai dit sur ces écoulemens particuliers au sexe, que ce qui avoit un rapport essentiel avec la gonorrhée bénigne ou sans virus vénérien.

DE LA GONORRHÉE •

BÉNIGNE,

OU

SANS VIRUS VÉNÉRIEN,

ET

DES FLEURS BLANCHES.

CHAPITRE PREMIER.

Identité de la matière de la Gonorrhée Bénigne avec celle des Fleurs blanches ; cette humeur n'a rien de commun avec la liqueur séminale.

Tous les auteurs conviennent de l'existence d'un écoulement plus ou moins prolongé et sans virus vénérien, qui, chez les deux sexes, a lieu par les organes de la génération ; (cet écoulement se nomme *Gonorrhée bénigne ou simple*, et chez les femmes, n'est autre chose que la maladie connue sous le nom de Fleurs blanches), mais aucun n'a fixé encore les idées, et sur la nature de

l'humeur qui en est la matière, et sur les causes qui peuvent le provoquer et l'entretenir.

On a défini jusqu'à présent la gonorrhée bénigne, *un écoulement de semence et de lympe, sans érection et sans plaisir*; je conviens des deux dernières circonstances, mais je dois dire en même temps, que présenter la gonorrhée bénigne comme un écoulement de semence et de lympe, c'est supposer un fait démenti par l'observation, puisque beaucoup d'individus conservent plusieurs années de ces sortes d'écoulemens, et que parmi eux il en est qui ne s'en trouvent nullement incommodés (1) : n'est-ce pas en outre offrir gratuitement à l'esprit une idée de destruction aussi prompte qu'effrayante? et cette assertion extraordinaire ne peut-elle pas affliger une foule de personnes qui ne doivent cette maladie qu'à des circonstances malheu-

(1) Bartholin, hist. 36, cent 2 et anat. lib. 1, cap. 23, parle de deux hommes, dont l'un fut affligé pendant 10 ans, et l'autre pendant 13 ans, d'une gonorrhée dont on ignoroit l'espèce. Le premier avoit extrêmement maigri; mais tous deux avoient d'ailleurs tous les signes d'une santé parfaite.

reuses, à des chagrins vifs, à un régime mal-faisant qu'elles ont été forcées de suivre, à la mauvaise qualité de l'air et du climat qu'elles habitent (1), etc. etc.

Sennert admet cependant cette définition. Cet homme célèbre dit positivement que la Gonorrhée est un écoulement de semence involontaire sans tension et sans plaisir; *Gonorrhœa equidem omne seminis profluvium significat usus tamen obtinuit ut pro eo saltem seminis effluxu accipiatur, qui invitis accidit; et sine membri virilis tensione ac tentigine, et, ut celsus, lib. IV, cap. XXI, habeat sine venere, sine nocturnis imaginationibus* (2).

Morgagny (3); Arretée (4), Actuarius (5),

(1) L'air épais et marécageux de la Hollande rend cette maladie très-fréquente dans ce climat.

(2) Parct med. liv. III, part. IX, sect. II, chap. IV, pag. 1190.

(3) De sedibus et causis morborum, épit. XLIV, § XVI.

(4) De signis et causis, dict. Morb. lib II, cap V.

(5) Medicus sive de Meth, Medendi, lib. I, cap. XXII.

Paré (1), ont également défini la gonorrhée bénigne, *un écoulement de semence sans érection ni plaisir* ; Boerrhaave ne paroît point adopter cette définition ; mais les raisons qu'il oppose ne sont aucunement propres à déraciner l'erreur qu'elle renferme. On lit dans quelques livres de médecine, dit Boerrhaave, « que la semence s'est quelquefois écoulée » sans qu'on l'ait sentie ; mais cette maladie » doit être rare, et je ne sache pas que la » semence se soit écoulée sans quelque cha- » touillement, ou ce n'étoit pas de la vraie » semence séparée dans les testicules, et ac- » cumulée dans les vessicules séminaires, » quoique j'aie vu la liqueur des prostates » s'écouler (2).

Je le répète, ce raisonnement est foible, et Boerrhaave ne s'en seroit point servi s'il eût mieux observé ; et s'il eût lu la Pathologie de Fernel, il auroit appris que le chatouillement même ne prouveroit point encore que ce fût de la semence qui l'occasionnât ; que cette humeur n'est point la seule qui,

(1) Page 988, de generatione.

(2) La Metrie épid. tome VII, page 214.

en traversant les voies délicates des organes de la génération , y excite un sentiment voluptueux ; qu'un homme , à la suite d'une gonorrhée vénérienne qu'il avoit conservée assez long-temps , rendoit du sang par la verge avec le même plaisir que s'il eût éjaculé de la semence , ce qui arrivoit toutes les fois que , soit en songe , soit qu'il veillât , des idées lassives s'offroient à son imagination.

Plusieurs hommes , attaqués depuis long-temps de la gonorrhée bénigne , m'ont assuré qu'ils éprouvoient des jouissances toutes les fois qu'ils sentoient l'humeur de la gonorrhée traverser le canal l'urèthre ; mais cette humeur , que j'ai examinée avec attention , ne ressemble en rien à la liqueur prolifique ; des personnes du sexe , sujettes à des écoulemens de la même espèce (1) , m'ont souvent fait les mêmes aveux. Il y a environ un an qu'une femme de Lausane , qui doit cette maladie à des chagrins vifs , et chez qui l'humeur morbifique a tellement affoibli les

(1) C'est-à-dire des Fleurs blanches.

vaisseaux de la matrice , en rongant leurs membranes extérieures , que le moindre commerce avec son mari lui fait rendre une très-grande quantité de sang , m'écrivit qu'elle éprouvoit souvent des jouissances assez longues , mais accompagnées d'un mal-aise qu'elle ne pouvoit rendre. « Ce qui me prouve de » plus en plus , ajoute-t-elle , combien ma » maladie est grave , c'est que je suis forcée , » malgré moi , de me livrer à des excès (1) qui » provoquent une évacuation d'une nature » différente ; aussi mes nerfs sont-ils dans un » état tout à-fait alarmant. »

L'observation que fournit cet aveu , et beaucoup d'autres du même genre , que j'ai souvent occasion de faire , expliquent comment des personnes sujettes aux écoulemens dont nous parlons , quoique très-déliçates et d'un tempérament très-peu enclin aux plaisirs de l'amour , éprouvent néanmoins des érections et éjaculent de la véritable semence ; mais ce qui démontre combien est fausse l'opinion qui établit que la gonorrhée bénigne est une

(1) La Masturbation.

perte continuelle de cette liqueur, c'est que d'après la déclaration de tous les malades, une seule éjaculation positive les affoiblit plus qu'un écoulement de quelques semaines. Cette remarque, qui n'a pas échappé à Mr. Tissot, lui a fait dire « que la liqueur de » ces évacuations n'étoit pas la même, et que » l'humeur de la gonorrhée bénigne ne venoit » que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'urèthre, des follicules répandues dans toute sa longueur, ou enfin « des vaisseaux exhalans dilatés (1). »

Ceux qui soutiennent que la gonorrhée bénigne est un écoulement de semence, prétendent justifier leur sentiment en disant que Galien l'a jugée telle, que plusieurs auteurs anciens, parmi lesquels on place le législateur Moïse, en avoient parlé dans ce sens; on cite enfin le montagnard observé par Hypocrate: cet homme, dont il paroît que la maladie fut considérée comme un marasme, avoit, dit-on, un écoulement involontaire d'urine et de semence; mais quel-

(1) De l'Onanisme, page 250.

§ *De la Gon. Bén., ou sans vir. vénér.*

que respect qu'on ait d'ailleurs pour l'autorité de ces hommes célèbres, on ne sauroit adopter une hypothèse qui répugne au bon sens et à l'observation.

Il est certain que la perte de la semence peut produire le marasme, comme elle produit aussi les maux de nerfs et tous les accidens qui en sont une conséquence; la masturbation le prouve assez: mais comment admettre un écoulement habituel de cette liqueur si essentielle au soutien de la machine animale, lorsqu'on rencontre tous les jours des sujets, qui, comme je l'ai déjà dit, en conservent plusieurs années sans interruption. Quelle énorme et effrayante déperdition il faudroit supposer chez ceux qui tous les matins ont leur ligne couvert, et sur-tout chez les femmes sujettes aux fleurs blanches, si, comme paroissent le croire les partisans de la définition que je combats (1),

(1) « La gonorrhée bénigne, disent les auteurs du » Dictionnaire portatif de santé, est un écoulement » de l'humeur séminale et lymphatique, qui se fait » involontairement par l'urèthre, sans cuisson, sans » tension, sans douleur et sans plaisir; dans les fem-

et comme je le crois aussi, ces écoulemens sont de la même nature.

» mes, la gonorrhée simple ne diffère point des fleurs
» blanches ». Ce qui prouve que par ces mots, *ne diffère point des fleurs blanches*, ils entendent dire que les écoulemens sont homogènes, c'est qu'ils ordonnent le même traitement pour les deux cas.

M. Lavoisiens, auteur du Dictionnaire portatif de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, etc. donne, de la même maladie, une définition tellement vague, que les gens de l'art qui la prendraient pour guide, se trouveroient fort embarrassés pour opter entre les deux humeurs qu'il considère comme la vraie matière de cet écoulement, quoiqu'en dernier résultat, il soit du même avis que les auteurs du Dictionnaire de Santé. La voici telle qu'on la lit dans cet ouvrage.

« Gonorrhœa, de *gone* ou *gonos*, semence, et de *reo*, je coule, flux ou écoulement involontaire de semence ou d'une humeur lymphatique et visqueuse. On distingue ordinairement la gonorrhée en bénigne ou simple, et en maligne ou virulente : la simple est, à l'égard des hommes, un écoulement d'humeur séminale et lymphatique qui se fait involontairement par l'urèthre, sans cuisson, sans tension, sans douleur et sans plaisir : elle a sa source dans les vésicules séminales et dans les prostates. A l'égard des femmes, elle ne diffère point des fleurs blanches ».

J'ose donc assurer que ni la semence, ni la lymphe proprement dite, ne sont la matière de la gonorrhée bénigne, et qu'on ne doit attribuer cet écoulement qu'à la transpiration insensible, dont une portion est forcée de se déposer sur les organes de la génération, soit par la faiblesse de ces parties, soit par l'action stimulante d'une matière hétérogène et maligne, soit par la contraction du système musculaire, soit enfin par le rétrécissement des pores de la peau et d'autres conduits excrétoires (1); aussi l'observateur découvre-t-il chez les hommes atteints de la gonorrhée bénigne, comme chez les femmes qui le sont des fleurs blanches, tous les signes qui indiquent un désordre plus ou moins considérable dans l'excrétion de cette humeur: l'estomac est délâbré

(1) Sanctorius a observé que lorsque la transpiration insensible est retenue, elle doit être suppléée par quelqu'autre évacuation sensible, ou devenir elle-même plus abondante les jours suivans, et que si cela n'arrivoit point, elle devenoit une source féconde de cachexie, de fièvres, de fleurs blanches, etc. *Raulin, Traité des Fl. bl., tome II, page 87.*

et remplit mal ses fonctions ; on ressent à la fosse de cet organe , appelé vulgairement *la fourchette* , une douleur plus ou moins vive , quelquefois même des tiraillemens ; on est le plus souvent constipé , sujet à de fréquens maux de reins , à des pesanteurs dans les membres , et par fois à des douleurs dans les articulations ; la marche est difficile , la peau est le plus souvent sèche , quelquefois aussi elle se trouve couverte d'une sueur abondante et épaisse et d'une odeur aigre , ce qui est l'effet du relâchement du tissu cellulaire et de ses glandes ; l'appétit est souvent dépravé , la bouche est , pour l'ordinaire , fade et pâteuse ; quelques personnes ont , de temps à autre , des vomissemens glaireux , soit en se levant , soit immédiatement après chaque repas ; chez d'autres sujets , la digestion s'annonce par des vapeurs qui leur montent à la tête ; les urines sont , la plupart du temps , chargées d'une humeur épaisse , qui se dépose peu-à-peu au fond du vase , où elle se colle fortement.

A la vérité , il se trouve des personnes (et c'est malheureusement le plus grand nombre) qui , tourmentées de ces sortes d'é-

coulemens , mènent une vie très-misérable , deviennent , en très-peu de temps , d'une maigreur extrême , ont le tein pâle et plombé , et chez qui enfin l'on rencontre tous les symptômes d'un *dépérissement général*. Mais ceux dont j'attaque le sentiment , et qui y sont peut-être fortifiés par cette dernière considération , cesseront d'en tirer avantage , s'ils veulent méditer plus attentivement sur les effets inévitables des désordres physiques qui précèdent les symptômes de ce dépérissement , et dont je viens de faire l'énumération ; ils sentiront que ces mêmes symptômes doivent être attribués au délâbrement de l'estomac , aux digestions imparfaites , à un chile mal élaboré , et par conséquent au défaut de nutrition , et non à la perte de la semence.

C H A P I T R E II.

Causes fréquentes de la Gonorrhée et des Fleurs blanches.

S_I l'on admet que l'humeur de la transpiration insensible soit la matière de la gonorrhée bénigne , comme , d'après le témoignage de Sanctorius , elle l'est des fleurs blanches , aux causes de ces écoulemens que j'ai déjà indiquées , on doit ajouter tout ce qui seroit capable d'énerver l'estomac , comme le trop grand usage de boissons rafraîchissantes et acides , de fruits crus , de farineux , du lait , de bière blanche , de pâtisseries , etc. Voici comment s'exprime Ambroise Paré (1) , en parlant des causes des fleurs blanches : son langage , quoique gaulois , est assez facile à entendre , pour que je sois dispensé de rédiger ses idées dans le langage actuel. « Les causes des fleurs blanches , dit

(1) De la Génération , liv. IV.

» cet auteur , viennent souvent par la débili-
 » tation de la concoction de l'estomac ou de
 » tout le corps , et de grande tristesse , ou
 » pour avoir usé trop de viandes crues et
 » phlegmatiques. Le cours de ces fleurs ,
 » combien qu'elles soient blanches , conserve
 » le corps en santé , pourvu qu'icelui soit
 » modéré , à savoir qu'il ne soit trop grand
 » ni trop petit , et n'ayant nulle acrimonie au-
 » trement , tel flux engendre débilitation et
 » lassitude universelle de tout le corps , tris-
 » tesse qui ne se peut appaiser par la vergo-
 » gne du découlement d'un tel flux d'humeurs
 » œdémateuses aux jambes , et fait à d'au-
 » cunes descendre la matrice en bas , ce que
 » nous avons par ci-devant appelé précipi-
 » tation de matrice. Tel flux empêche la
 » conception , parce qu'il corrompt la semence
 » ou la contraint de sortir : en s'écoulant
 » aussi , quelquefois acquiert une acrimonie
 » par avoir demeuré cinq ou six mois sans
 » être évacuée , lequel s'apostême au corps
 » de la matrice ou au col d'icelle , et acquiert
 » pourriture , laquelle est souvent jettée hors ,
 » qui cause ulcères putrides et chancreuses
 » à aucunes femmes , se font apostêmes aux

» aînes et hanches, qui est souvent cause de
» leur mort, et le plus souvent pour ne
» s'être montrées et déclarées à leurs méde-
» ciens et chirurgiens en temps opportuns,
» pour honte et vergogne qu'elles ont à
» montrer leur mal.

» Partant, ajoute Ambroise Paré, les
» maladies de la matrice sont difficiles à
» connoître et difficiles à curer, car la ma-
» trice reçoit les plus grandes superfluités
» de tout le corps; tant parce qu'elle est
» partie débile, que parce qu'elle est située
» en bas et a plusieurs vaisseaux qui abou-
» tissent en soi, et davantage est naturel-
» lement sujette à purgation et fluxions (1)».

(1) Cette pudeur mal-entendue dont parle Am-
broise Paré, se rencontre encore très-fréquemment de
nos jours. Je suis souvent consulté pour des accidens
semblables, par des personnes qui, pour avoir fait
long-temps un mystère de leur maladie, lui ont laissé
faire les plus fâcheux progrès.

Au moment où j'écris cet article, une lettre que je
reçois de Bordeaux, m'annonce qu'une dame, ci-
devant religieuse, est, depuis plusieurs jours, dans
des souffrances horribles, et que son médecin, qui

J'ai connu plusieurs personnes qui ne pouvoient manger , avec excès, du lait et des fruits , même d'une excellente qualité, ni faire usage de boissons froides , sans être attaquées presque aussitôt de ce genre d'écoulement. J'en connois d'autres qui , ayant à se plaindre de cette maladie depuis douze et quinze ans , sont beaucoup plus tourmentées toutes les fois qu'elles prennent de la bière blanche , du syrop de groseille , ou de quelqu'autre boisson également acide et trop rafraîchissante.

Le passage subit d'une atmosphère tempérée dans une atmosphère froide et humide , peut de même , en resserrant les pores et les autres voies excrétoires , forcer la transpiration insensible à rétrograder , et à se jeter sur les organes de la génération. J'ai connu une dame qui , dans l'été , ne pouvoit jamais rester quelques momens dans sa cave , sans avoir , pendant plusieurs jours,

n'a point été appelé assez tôt, craint beaucoup pour les jours de cette infortunée , victime d'une pudeur si préjudiciable.

un écoulement qui ne cédoit qu'à l'usage d'une boisson sudorifique, et je traite aujourd'hui deux hommes, chez qui la même cause a produit les mêmes effets.

Je crois devoir placer ici l'extrait d'une lettre, en forme de mémoire, que m'envoya, il y a neuf mois, une malade qui habite Nanci.

« j'étois sujette, depuis long-temps, à des
» fleurs blanches, dont la couleur étoit tantôt
» blanche, tantôt jaune ou verte (1) :

(1) La Gonorrhée bénigne et les Fleurs blanches présentent des qualités et des couleurs différentes, selon le plus ou le moins de séjour que fait l'humeur de la transpiration, selon la nature du vice qui la fait aborder sur les parties génitales, et de l'air qui l'altère : quelquefois cette humeur est aqueuse et très-fluide ; d'autres fois elle est dense et gluante, douce et bénigne, et ne cause point d'irritation ; d'autres fois elle est âcre et irritante, et quelquefois corrosive, au point de ronger les parties sur lesquelles elle se dépose ; il est cependant rare que cela arrive lorsque cette maladie est récente, quoique plusieurs auteurs parlent de faits semblables chez de jeunes filles mal réglées : j'en ai vu plusieurs dont les règles étoient retardées ou supprimées, qui m'ont assuré qu'elles

» l'été étoit la seule saison de l'année où je
 » n'en avois pas, sans-doute, comme je l'ai
 » vu dans votre brochure sur les glaires,
 » parce que la chaleur de l'atmosphère
 » dirigeoit la matière de cet écoulement
 » vers la surface. Dans les dernières cha-

éprouvoient des cuissons très-incommodes avec un très-grand échauffement, mais qui cessoit d'exister, comme on le voit presque toujours, dès que les règles paroissent, ce qui dispense de faire des remèdes.

L'odeur de la matière de la Gonorrhée et des Fleurs blanches, dépend encore de son séjour plus ou moins long dans les parties génitales: quelquefois elle n'a aucune odeur; mais quelquefois aussi elle est d'une fétidité insupportable.

Il y a environ dix mois, une dame attaquée depuis assez long-temps de Fleurs blanches, vint me consulter; l'odeur de la matière morbifique étoit si forte et si désagréable, que j'avois de la peine à résister auprès d'elle; elle-même s'en trouvoit incommodée. Cette femme avoit un ulcère à la matrice. Il est rare que la même odeur se manifeste chez les hommes: Fernel pensoit que la couleur verdâtre de la matière des Fleurs blanches étoit une preuve d'érosion et d'ulcère; presque tous les praticiens croient aujourd'hui qu'elle est une preuve de virus vénérien; mais ces deux sentimens sont démentis par l'observation.

» leurs que nous avons eues, j'ai eu l'im-
» prudence ; que dis - je , ayant appris qu'une
» pièce d'eau - de - vie étoit prête de manquer ,
» je fus forcée de descendre à la cave , où je
» restai environ une demi - heure : extrême-
» ment occupée de mon objet , je n'eus point
» égard au froid qui me saisit ; ma chemise
» moite avant de descendre , se glaça sur mon
» corps : j'eus , le même jour , un accès de
» fièvre , et depuis ce temps mes fleurs blan-
» ches ont reparu , et sont beaucoup plus
» abondantes que jamais ; mais je n'ai plus eu
» de fièvre ».

Voici la réponse que je fis à cette malade :
je l'aurais écrite d'un style plus simple , si
elle n'eût pas dû la communiquer à un mé-
decin qui la dirigeoit.

« Il pouvait résulter de cette fièvre de grands
» avantages , dont vous avez été privée , parce
» que vous n'avez eu qu'un accès , et que ,
» sans doute , contre les intentions de la na-
» ture , l'humeur de la transpiration , au-lieu
» d'être expulsée par plusieurs émonctoirs ,
» comme cela seroit arrivé si les accès se
» fussent répétés six ou sept fois seulement ,
» fut forcée de se porter sur les parties géni-

» tales, où elle était attirée par un foyer d'ir-
 » ritation établi depuis long temps: quoiqu'il
 » en soit, ce que la nature n'a pu faire, nous
 » devons nous efforcer de l'obtenir par des
 » remèdes propres à détruire ce foyer, à don-
 » ner du ton aux organes, dont le défaut
 » d'énergie contribue aussi beaucoup à votre
 » indisposition, et à détruire la tendance
 » que l'humeur paroît avoir à se porter sur
 » ces parties, en la conduisant vers le tube
 » intestinal ».

Quant à la circonstance dont je viens de parler, quelque prompte et dangereuse que soit l'action qu'elle produit sur la machine animale, elle ne présente pas néanmoins des effets aussi graves que certaines affections de l'ame, lorsqu'elles sont assez véhémentes pour ralentir la circulation.

Je crois avoir suffisamment démontré, dans le *Traité des Glaires*, et dans celui de l'*Épilepsie*, les ravages que peuvent commettre sur le physique, la trop grande contention de l'esprit, la colère, et sur-tout la peur et le chagrin, pour me croire dispensé de nouveaux développemens: d'ailleurs, combien de personnes n'ont pas observé tout le mal qui

peut résulter de ces deux dernières causes ; combien n'ont pas été victimes du désordre qui est la suite presque inévitable des contractions violentes et réitérées , qu'elles font éprouver aux fibres membraneuses du cœur.

Il y a dix-huit mois , une dame me consultoit pour des fleurs blanches qui la tourmentoient beaucoup. « Au moment où nous nous y attendions le moins , m'écrivait - elle , deux hommes entrent brusquement dans un appartement où nous étions réunis , mon père , ma mère et moi : il est à croire que leur intention étoit de nous assassiner , puisque chacun d'eux étoit armé d'un pistolet : sans doute que notre nombre les intimida ; ils se retirèrent presque aussitôt , mais la frayeur que m'occasionna cette circonstance inattendue , a produit chez moi un effet que les meilleurs soins n'ont pu détruire ; ce sont des pertes d'une humeur tantôt blanche , tantôt jaune , et quelquefois verte , qui ont lieu par la matrice , et qui augmentent toutes les fois que j'éprouve quelque peine capable de m'affecter beaucoup ».

Plusieurs gens de l'art consultés par cette

femme, attribuèrent cet écoulement à quelques écarts dans sa conduite, et la traitèrent avec le mercure; beaucoup de boissons rafraîchissantes ou acides lui furent administrées pendant l'usage de ce remède inutile et toujours dangereux en pareil cas: aussi la maladie qui auroit pu dans l'origine se dissiper aisément, tant par l'usage des stomachiques et des sudorifiques, que par beaucoup de distraction et d'exercice, n'a pu se terminer qu'avec la plus grande peine; il n'y a pas plus d'un mois que son traitement est achevé.

Une femme, auteur célèbre, avec qui je m'entretenois, il y a quelque temps, des effets terribles que produisent sur le physique les peines vives de l'ame, me dit avoir conservé pendant long-temps des fleurs blanches, qu'elle n'a pu attribuer qu'à un grand chagrin, occasionné par la lecture d'une lettre qui lui annonçoit une nouvelle très-affligeante: quoique son écoulement n'existe plus depuis long-temps, elle n'a pas laissé que de souffrir beaucoup des nerfs.

Je pourrois citer beaucoup d'exemples de gonorrhées et de fleurs blanches produites

par la peur et le chagrin, si je les croyois nécessaires pour étayer mon sentiment. Mais comme je suis persuadé que la vérité en est sentie par les personnes les moins capables d'observer, et qu'il n'en est point parmi celles qui ont à se plaindre de ces sortes d'écoulemens, qui ne se soient apperçues qu'ils sont bien plus considérables lorsque le moral est affecté, je m'en tiendrai aux citations qu'on vient de lire, afin de m'occuper d'une autre cause qui peut produire les mêmes accidens, et n'est pas moins fréquente que celle qui fait le sujet de cet article; je veux parler de la masturbation.

C H A P I T R E I I I.

*De la Masturbation, comme cause de la
Gonorrhée bénigne et des Fleurs
blanches.*

M. Tissot a si bien décrit, dans son *Traité de l'Onanisme*, les tristes effets que produit la masturbation sur toute l'économie animale, et cet ouvrage est si répandu, que je crois pouvoir me dispenser d'en rapporter d'autres exemples que ceux relatifs au sujet que je traite. Je me bornerai donc à prouver par des faits dans cet article, que la gonorrhée et les fleurs blanches résultent, le plus souvent, de cette criminelle habitude que contractent malheureusement trop de personnes, dans un âge où la perte excessive de la matière prolifique peut entraver la marche de la nature, et s'opposer à ce qu'on arrive au degré d'accroissement, qui assure à chaque individu une constitution saine, et propre à remplir les devoirs de la société.

» Quels services, en effet, l'État peut-il at-
» tendre d'un homme dont le cœur n'a pas
» été plutôt subjugué par cette impudicité,
» qu'elle poursuit le coupable par-tout, qu'elle
» absorbe toutes ses pensées, qu'elle est le
» mobile de toutes ses actions; d'un homme
» qui, au milieu des occupations les plus sé-
» rieuses, des actes de religion même, est en
» proie aux desirs et aux idées lassives qui ne
» l'abandonnent jamais (1) »; dont l'esprit se
trouve affoibli par la tension continuelle, que
nécessite toujours un objet qui fait sur son
cerveau des impressions vives (2); d'un homme
enfin qui, outre ces distractions de l'ame, si
préjudiciables aux devoirs les plus essentiels,

(1) Onanisme anglais, page 17.

(2) « Il est facile de comprendre, dit M. Hoffman, comment il existe un rapport si étroit entre les testicules et le cerveau, puisque ces deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de l'ame; aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame et du corps.

est encore exposé à perdre un temps précieux, à réparer une foule d'accidens plus ou moins graves, parmi lesquels on compte souvent le genre d'écoulement dont nous nous occupons aujourd'hui ?

Timéus rapporte qu'un étudiant en droit s'étoit procuré la gonorrhée en se masturbant avec excès; il lui ordonna un bain, fait avec les astringens et les aromatiques infusés dans du gros vin rouge, un opiat de même nature, et un onguent composé d'huile de rose, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre sigillée, de balaustes et de cire blanche (1) Le malade, qui cessa de se masturber, guérit au bout d'un mois.

« Un jeune homme de 20 ans, qui avoit
« eu le malheur de se livrer à ce vice honteux,
« étoit attaqué, depuis deux mois, dit M.
» Tissot, d'un écoulement muqueux continuel,
« et de pollutions nocturnes accompagnées de
» temps en temps d'un épuisement considé-
» rable; il avoit de fréquens et violens maux

(1) Mangetti bibliotheca mediopractica, om. II, pag. 624.

» d'estomac ; il se sentoit la poitrine extré-
» mement foible , et suoit très-aisément : je
» lui ordonnai l'opiat ci-après.

*Condit. rosarum. rub. III. condite anthos.
cort. peruv. aa, unc. l. Mastices, dr. II.
Cath. dr. I. olei. cinnam. gutt III. sirup. cort.
aur. q. s. f. electuar. solid.*

» Il en prenoit un quart d'once deux fois
» par jour ; au bout de trois semaines , il se
» trouva bien à tous égards , et l'écoulement
» n'avoit plus lieu qu'après les pollutions noc-
» turnes , qui étoient beaucoup moins fréquen-
» tes : la continuation du même remède pen-
» dant quinze jours , le remit tout à fait (1).
» Je connois , nous dit encore M. Tissot dans
» le même ouvrage , page 26 , une jeune de-
» moiselle , de 12 à 13 ans , qui , par cette
» détestable manœuvre , s'est attirée une con-
» somption , avec le ventre gros et tendu ,
» une perte blanche et une incontinence d'u-
» rine : quoique les remèdes l'aient soula-
» gée , elle languit toujours et je crains des
» suites funestes ».

(1) Onanisme , page 262.

Parmi les personnes que depuis dix-huit mois, j'ai traitées de cette maladie, due aux mêmes excès, il s'est trouvé un homme de 36 ans, devenu veuf il y a environ vingt mois. Cet homme croyoit pouvoir impunément satisfaire, par la masturbation, des desirs que la nature de son tempérament rendoit très-vifs : dès le premier mois, il commença à éprouver des douleurs d'estomac, ses digestions se troublèrent, et il maigrit considérablement. S'il eût cessé de se masturber aussitôt qu'il apperçut le délabrement de sa santé, il y a tout lieu de croire qu'avec des ménagemens, la nature seule eût réparé le tort qu'il s'étoit fait; mais il étoit loin de l'attribuer à son inconduite; il se masturba encore pendant un mois avec la même indiscretion; il ne se passoit pas de jours qu'il ne se polluât deux ou trois fois; aussi étoit-il dans l'état le plus fâcheux. Outre un écoulement considérable qu'il conservoit depuis neuf mois, il éprouvoit des maux de tête très-violens; son estomac, continuellement surchargé de glaires, ne s'en débarrassoit qu'avec les efforts les plus pénibles; il souffroit cruellement des nerfs, son teint, de

vermeil qui étoit auparavant , étoit devenu pâle et livide , ses yeux cernés ; sa peau étoit sèche , sa marche difficile ; son sommeil n'étoit jamais bon , et il étoit tombé dans une mélancolie telle , qu'il m'a avoué plusieurs fois , que sans une sorte de crainte religieuse , il auroit attenté à sa vie. Ce n'est qu'après six mois d'un traitement , suivi avec la plus grande exactitude , que s'est terminée cette maladie , devenue beaucoup plus grave qu'elle ne l'auroit été naturellement , si on n'eût pas commis l'imprudence de le saigner plusieurs fois ; et si , d'après la couleur jaune de la matière de son écoulement , couleur que beaucoup de praticiens regardent comme un signe certain de la présence du virus vénérien , on ne lui eût pas fait suivre un traitement mercuriel.

Il y a peu de jours , que je fus consulté par un officier , âgé de 25 ans. Ce jeune homme a contracté depuis long-temps l'habitude de se masturber : depuis six mois il s'y est livré avec tant d'excès , qu'il est aujourd'hui dans un état aussi alarmant , qu'étoit l'homme dont je viens de parler ; heureusement pour lui , qu'il s'est toujours refusé aux frictions

mercurielles, que des gens de l'art lui ont conseillées, pour se guérir d'une gonorrhée bénigne, dont il est attaqué depuis cinq mois, et qui bien certainement, n'est qu'un effet de la masturbation; comme il est dans une espèce de marasme, je ne puis attaquer le mal, avant d'avoir restitué à la nature les forces qu'elle a perdues : aussi ne lui ai-je conseillé pour le moment, qu'une nourriture légère et succulente, et le bon vin que je lui permets de boire pur deux fois le jour, à la dose d'un demi-verre; aussi-tôt que je le verrai en état de supporter les remèdes indiqués dans sa situation, je commencerai à le traiter.

Je m'abstiendrais de rapporter d'autres exemples de gonorrhée et de fleurs blanches produites par l'usage de la masturbation, si ceux que je viens de lire dans le *Traité des maladies vénériennes*, de M. Fabre, ne me paroisoient pas d'un intérêt puissant et capable de mettre en garde les personnes attaquées de ces sortes d'écoulemens, contre l'impéritie de quelques individus partisans du mercure par système : quoique ces observations soient un peu longues, je les crois trop

précieuses pour qu'on ne me sache pas gré de les faire connoître. Les voici telles qu'on les lit dans l'ouvrage de M. Fabre.

PREMIER EXEMPLE.

« J'ai observé, dit M. Fabre, une cause
» particulière d'écoulement (1) dans les fem-
» mes, qui m'en a imposé quelquefois, et
» me l'a fait prendre pour une véritable go-
» norrhée. On m'envoya chercher un jour
» pour une dame, âgée de 18 ans, qui,
» après six mois de mariage, ressentit des
» douleurs dans le vagin, avec un écoule-
» ment d'une matière fort abondante et
» verdâtre; elle étoit enceinte d'un mois et
» demi ou deux mois de son premier enfant;
» je jugeai que l'écoulement étoit vénérien;
» le mari me dit cependant, qu'à la vérité,
» il avoit eu une chaude-pisse il y avoit en-
» viron 10 mois, mais qu'elle avoit été traitée
» méthodiquement; que depuis huit mois

(1) M. Fabre eût pu tout aussi bien dire une cause particulière de Fleurs blanches.

» qu'elle étoit guérie, il n'y avoit rien reparu,
» et qu'il jouissoit de la plus parfaite santé.
» Malgré cette assertion, sans vouloir appro-
» fondir le mystère qu'il pouvoit y avoir dans
» le fait, je restai dans mon opinion, vu la
» nature de l'écoulement et les douleurs que
» la femme souffroit; en conséquence je la
» fis saigner, et je lui ordonnai les bains :
» cependant loin que ces moyens appaisassent
» les accidens, ils les augmentèrent au con-
» traire; comme je n'avois jusqu'alors visité
» la malade que superficiellement, et qu'elle
» me dit sentir une grosseur dans la vulve,
» qui sembloit vouloir sortir, je la couchai,
» et je trouvai le col de la matrice descendu
» jusqu'au bord du vagin : en questionnant
» cette dame sur ce qui pouvoit avoir donné
» lieu, à son âge, à un pareil relâchement
» des ligamens de la matrice, elle me fit,
» par l'inquiétude que lui causoit sa mala-
» die, les confidences les plus secrettes; elle
» m'avoua que son mari l'escitoit souvent au
» plaisir avec les doigts, et que le frotte-
» ment qu'il exerçoit dans cette opération,
» étoit quelquefois si fort, que sa chemise
» en étoit tachée de sang; je vis alors que
» je

» je m'étois trompé sur le caractère de la
» maladie, car je jugeai que la descente de
» la matrice dépendoit de la masturbation,
» qui étoit capable de lui causer les dou-
» leurs qu'elle ressentoit, et de produire l'écou-
» lement. Je lui fis donc cesser les bains; je
» lui fis garder le lit, je lui recommandai
» sur-tout la sagesse, et je la rassurai sur la
» descente de la matrice, en lui disant que
» lorsque l'enfant, dont elle étoit enceinte,
» augmenteroit de volume, ce viscère remon-
» teroit à sa place; et pour lui inspirer en-
» core plus de confiance, en ce que je lui
» disois, je fis appeler un accoucheur, qui,
» après l'avoir touchée, confirma mon avis,
» et lui donna la même espérance.

» Dès-lors je ne vis plus la malade que de
» loin en loin; les accidens s'appaisèrent par
» le repos, les douleurs diminuoient, et l'é-
» coulement devenoit moins abondant, et
» d'une meilleure qualité, à mesure que la
» matrice remontoit par le volume qu'elle
» acquéroit tous les jours; je cessai alors
» de la voir pendant un mois ou six semai-
» nes, et comme je la croyois entièrement
» guérie de son incommodité, je fus surpris,

» lorsque m'ayant fait appeler, je vis que les
» douleurs et l'écoulement étoient revenus
» comme la première fois; je la touchai étant
» couchée, je trouvai la matrice remontée
» à sa place, et je n'apperçus rien d'extra-
» ordinaire au vagin, si non qu'il étoit un
» peu raboteux et très-sensible en certains
» endroits, comme s'il y avoit de petits chan-
» cres : la malade m'ayant assuré qu'elle
» n'avoit point donné lieu à ce retour par
» la même cause qui avoit produit les pre-
» miers accidens, je revins à mon premier
» sentiment; je crus que la maladie avoit un
» caractère vénérien, et pour garantir l'en-
» fant des atteintes du virus, je proposai les
» frictions; elle accepta ma proposition; le
» mari y consentit aussi avec empressement,
» dans l'intention de subir à son tour le
» même traitement, parce qu'il étoit persua-
» dé que si sa femme avoit du mal, ce ne
» pouvoit être que lui qui le lui eût com-
» muniqué.

» Je fis donc prendre à la malade quel-
» ques bains dont on ne tira pas beaucoup
» de fruit, et je commençai les frictions;
» après la seconde, en se plaignant toujours

» des douleurs , elle me dit , pour la pre-
» mière fois , qu'elles étoient toujours plus
» vives lorsqu'elle s'accroupissoit sur le pot-
» de-chambre pour uriner , ou pour aller à
» la selle , et qu'elle sentoit alors , comme
» dans le commencement de sa maladie , une
» grosseur dans la partie qui sembloit vou-
» loir sortir : je la fis mettre dans la même
» position pour la toucher , et je trouvai que
» la membrane interne du vagin étoit si re-
» lâchée , qu'elle se présentoit à l'entrée de
» la vulve , comme un gros bourelet plissé
» et très-sensible , qu'il falloit repousser pour
» introduire le doigt dans le vagin ; alors je
» changeai encore une fois d'opinion , je ne
» regardai plus la maladie que comme dé-
» pendante d'une cause mécanique , je cessai
» tout remède , et la raison , quelques injec-
» tions astringentes , et le repos suffirent pour
» guérir la malade , qui accoucha à terme
» sans aucune difficulté ».

On voit par les aveux que fait M. Fabre , combien les symptômes qui accompagnoient la maladie de cette dame , l'avoient induit en erreur , et tout le mal qu'un homme moins instruit que lui auroit pu faire , avec un re-

mède aussi dangereux que le mercure, s'il eût persisté dans son opinion. Mais comment la couleur de la matière qui formoit cet écoulement en a-t-elle imposé à un praticien aussi exercé que M. Fabre, au point de lui faire croire qu'il étoit vénérien? Certainement il ne devoit pas ignorer que la matière de la transpiration, qui, comme je l'ai dit plus haut, est aussi celle des fleurs blanches, pouvoit acquérir par son séjour seul, chez les personnes les plus saines, la couleur jaune et même verdâtre; et M. Fabre, qui paroît accorder au mercure une confiance exclusive pour le traitement des maladies vénériennes, ne nous laisse-t-il pas appercevoir qu'il doutoit lui-même de ses effets, puisque malgré que le mari de cette dame assurât avoir été traité *méthodiquement* pendant deux mois (ce qui veut dire, selon M. Fabre, avec le mercure), il crut devoir lui administrer de nouveau ce minéral.

Il y a long temps qu'on a dit qu'il seroit à desirer que le mercure fût exclu du cercle des anti-vénériens, non parce qu'il est quelquefois insuffisant, car le meilleur remède ne remplit pas toujours, chez tous les indi-

vidus , les mêmes indications , mais parce qu'il n'en existe point qui soit accompagné d'autant d'inconvéniens , et que ses plus zélés partisans ne sont nullement d'accord entr'eux sur son emploi.

Le public compteroit bien moins sur les effets du mercure , s'il savoit que ceux qui le préconisent sont forcés d'avouer qu'ils ne connoissent ni la manière d'agir de ce médicament , ni la nature du virus vénérien. Pourquoi donc , leur diroit-il , si vous ignorez tout à-la-fois les véritables effets du virus sur la machine animale , et ceux du mercure sur le virus , prétendez-vous que cet agent soit seul capable d'en arrêter les ravages , et d'en faire disparoître jusqu'à la moindre trace ? Pourquoi blâmez-vous si légèrement la conduite de ceux qui , moins tranquilles sur l'action mystérieuse et inconnue de ce minéral , parce qu'ils en ont vu trop souvent les résultats les plus déplorables , font tous leurs efforts pour établir des vérités utiles ? Sans doute il existe en faveur de ce remède plus d'une expérience avantageuse , et l'on ne sauroit , sans mauvaise foi , lui contester des succès très-heureux dans certains cas de

maladies vénériennes ; mais comme ces cas sont très-difficiles à saisir, et que malheureusement tout le monde s'arroge le droit de l'administrer, on doit s'attendre à chaque instant à voir aggraver, par son emploi, des symptômes dont la cause pourroit céder, sans aucun risque, à des remèdes aussi innocens qu'efficaces : il faudroit donc, sinon renoncer entièrement à l'usage du mercure, au moins être très-circonspect à le conseiller ; et avec d'autant plus de raison, que la plupart des maladies chroniques, aujourd'hui plus multipliées que jamais, offrent des symptômes qui semblent vénériens, quoiqu'ils appartiennent, ainsi que l'écoulement dont nous nous occupons, à des causes bien différentes. Par exemple, traitera-t-on avec le mercure cet homme qui, rongé par des chagrins, tourmenté par des inquiétudes continuelles, au milieu des révolutions politiques et des crises qui les accompagnent, auroit à chaque instant les membranes du cœur et le système vasculaire, dans un état de constriction tel, que la matière de la transpiration, au lieu de se porter à la surface, est obligée de rétrograder vers le centre, et de se jeter sur

les glandes, corps lâches et incapables d'une réaction suffisante pour se mettre à l'abri des engorgemens? le traitera-t-on avec le mercure, parce qu'alors sa bouche laissera appercevoir des aphtes et des ulcérations chancreuses, et que ces derniers symptômes, ainsi que des pustules, se présenteront en grand nombre sur ses parties génitales (1); parce qu'il est pâle et défait; que son estomac remplit mal ses fonctions; que sa marche est pesante; que des douleurs qui ne le quittent pas même la nuit, font de sa vie un tissu de tourmens? Enfin, le traitera-t-on avec le mercure, lors même qu'avec la certitude de son inconduite, les symptômes dont je viens de parler, seront évidemment

(1) Il arrive quelquefois que l'humeur glaireuse est assez âcre pour occasionner chez les hommes la tension et la courbure de la verge et des cuissons qui précèdent et suivent, pendant quelque temps, l'évacuation des urines; et chez les femmes, outre les cuissons dont je viens de parler, des demangeaisons très-vives, qui les portent souvent à se masturber jusqu'à en perdre la raison: tel était l'état de la personne dont j'ai parlé plus haut.

ceux du virus vénérien; si sès nerfs sont dans un désordre alarmant, et son sang menacé d'une dissolution générale et prochaine?

M. Fabre offre encore à la méditation des gens de l'art, partisans du mercure, et aux personnes qui soupçonneroient en elles un virus vénérien, deux exemples aussi propres que celui que je viens de citer, à prouver combien le praticien a de motifs d'être circonspect, et sur le jugement qu'il doit porter d'une maladie, et sur la nature du médicament qu'il doit proposer pour en combattre la cause; les voici :

E X E M P L E I I.

« Une jeune femme, mariée depuis cinq
 » ans, n'avoit point eu d'enfant; elle avoit
 » un écoulement fort abondant de matière
 » verdâtre; elle avoit beaucoup maigri; elle
 » se plaignoit continuellement d'un mal de
 » tête insupportable, avec des maux d'esto-
 n mac et de poitrine; ses cheveux, qui étoient
 » les plus beaux qu'on pût voir pour la lon-
 » gueur et la quantité, étoient presque tous
 » tombés : le mari m'avoua que, dans sa

» jeunesse , il avoit eu diverses maladies vé-
» nériennes ; mais que , dès long-temps avant
» son mariage , il jouissoit de la meilleure
» santé. Malgré cette assertion , les symptômes
» vénériens me parurent si caractérisés dans
» cette femme , que je n'hésitai point de lui
» proposer de passer par les remèdes ; les ma-
» lades qui sont livrés à des tourmens conti-
» nuels , ne contestent point dans ces occasions :
» le traitement fut régulier , mais il ne produisit
» aucun effet salutaire. Enfin , la malade voyant
» l'inefficacité des remèdes , crut devoir m'a-
» vouer , que depuis l'âge de 14 à 15 ans ,
» une femme de chambre l'avoit mise dans
» le goût de se satisfaire elle-même ; qu'elle
» s'y étoit livrée avec tant d'excès , que de-
» puis son mariage l'approche de son mari
» lui avoit toujours été indifférente , et qu'elle
» étoit quelquefois obligée de quitter la com-
» pagnie pour aller contenter sa passion. Je
» reconnus alors la véritable cause de sa ma-
» ladie , et je lui fis si bien sentir les con-
» séquences dangereuses de son malheureux
» penchant , qu'elle me promit d'y renon-
» cer : elle me tint sans doute parole , puis-
» que ses maux se dissipèrent insensiblement.

» ment , et qu'elle recouvra tout l'éclat de sa
 » beauté ».

E X E M P L E I I I.

« Une jeune personne (fille du monde ,
 » mais d'ailleurs très-réservée vis à-vis les
 » hommes) , me consulta pour un écoulement
 » d'assez mauvaise qualité , qu'elle avoit de-
 » puis quelque temps : je savois que son
 » amant , qu'elle voyoit peu à la vérité , avoit
 » eu anciennement des accidens vénériens
 » assez graves , et qu'il étoit encore d'une
 » santé fort équivoque. Comme cet écoule-
 » ment étoit un peu ancien , que la personne
 » avoit des maux de tête , des douleurs dans
 » les membres , dans le dos , des maux d'es-
 » tomac fréquens , etc. je lui conseillai les
 » frictions , et elle se détermina à suivre mon
 » conseil. Un jour que nous parlions de sa
 » maladie , dans le temps qu'elle prenoit les
 » bains , je lui dis , en suivant le fil de la
 » conversation , qu'il y avoit des jeunes per-
 » sonnes qui avoient de pareils écoulemens ,
 » même sans avoir connu d'hommes : je lui
 » contai , à ce sujet , l'histoire d'une jeune

» demoiselle , très-sage d'ailleurs , mais qui
» avoit contracté le goût de se satisfaire elle-
» même , et qui en abusa si fort , qu'elle mai-
» grit extrêmement , et que son linge étoit
» continuellement taché d'une matière fort
» verte et très-abondante : là-dessus la ma-
» lade m'interrompit avec vivacité , et me
» dit en rougissant ; sans autre explication ,
» qu'elle n'avoit pas besoin de passer par les
» remèdes , et qu'elle guériroit.

» Depuis que ces observations ont dirigé
» mon attention sur les écoulemens opiniâ-
» tres que les femmes ont par la vulve , j'en
» ai beaucoup trouvé qui dépendoient de la
» cause dont il vient d'être question , non-
» seulement dans les personnes qui n'avoient
» eu aucun mal vénérien , mais encore dans
» celles qui avoient eu une véritable gonor-
» rhée. J'ai administré les frictions à plusieurs
» de ces dernières , parce qu'elles avoient d'au-
» tres symptômes qui exigeoient ce traite-
» ment ; mais lorsque dans ces cas l'écoule-
» ment a résisté aux remèdes , j'ai découvert
» le plus souvent que la masturbation en étoit
» la cause.

» Il étoit difficile , ajoute M. Fabre , que

» les femmes m'en imposassent à cet égard,
» parce qu'il y a un signe auquel je recon-
» nois cette cause ; c'est presque toujours le
» relâchement de la matrice, ou du moins
» de la membrane interne du vagin : dans
» ce cas, je recommande la sagesse ; je fais
» observer le repos ; je fais des injections as-
» tringentes dans le vagin, ou bien j'y in-
» troduis une espèce de pessaire fait avec une
» éponge fine, attachée avec un fil, taillée
» convenablement, et imbibée d'une eau lé-
» gèrement alumineuse. On sent bien que
» ce n'est que par l'usage fidèle et continué
» un peu long-temps de ces moyens, qu'on
» peut rétablir les choses dans leur état na-
» turel.

» Enfin, il me reste, sur le même sujet,
» une réflexion importante à faire, qui peut
» éclairer les juges lorsqu'ils auront à pro-
» noncer sur le crime de viol. J'ai été appelé
» plusieurs fois pour visiter de jeunes filles
» de cinq, six ou sept ans, qu'on assuroit
» avoir été violées, disant qu'elles en por-
» toient les marques dans un écoulement vi-
» rulent, que l'homme qui en avoit joui leur
» avoit communiqué. Il est bien difficile de

» croire qu'un homme fait, et le plus sou-
» vent d'un certain âge, puisse vaincre la
» difficulté qu'il y a dans la disproportion des
» parties; et quant à l'écoulement qu'on ap-
» porte pour preuve du viol, il est bien plus
» vraisemblable qu'il est l'effet d'un attou-
» chement réitéré (mais toujours criminel),
» que de la communication du virus vénérien
» par une jouissance réelle ». (1).

S'il a fallu à M. Fabre autant d'observa-
tions, autant de fautes même, pour recon-
noître une vérité importante, dont j'ai eu
souvent les plus funestes preuves depuis que
j'exerce la Médecine, combien de milliers
de victimes n'a pas fait le mercure, depuis
plus de deux siècles qu'on l'emploie pour
combattre des symptômes offrant toutes les
apparences du virus vénérien ! se trouve-t-il
par-tout des *Fabre* capables de réparer les
torts que leurs méprises peuvent leur faire
commettre ? Je le répète, quel mal un homme
moins instruit et moins prudent que ce chi-
rurgien célèbre, n'eût pas fait à sa place,

(1) Traité des Malad. vénér. page 463.

s'il eût persisté dans son opinion ? Et n'est-il pas effrayant de penser, qu'un remède aussi dangereux se trouve dans la main d'une foule d'hommes, souvent aussi incapables de discerner dans tout autre cas que la gonorrhée, (1) les symptômes vénériens, d'avec

(1) Je dis, dans tout autre cas que la Gonorrhée ; car je me suis convaincu par l'expérience la plus suivie, qu'il est impossible au médecin le plus habile et le plus éclairé, de pouvoir prononcer affirmativement si un écoulement, quelque grave qu'il soit ; et quelle que soit la couleur de la matière (à moins qu'elle ne soit invariablement blanche et visqueuse, ou absolument semblable à celle qui sort du nez dans la Coriza ou Rhume de cerveau), est produit ou non par le virus vénérien.

Cette assertion est plus que suffisante pour engager ceux qui ne connoissent d'autre moyen que le mercure, à chercher dans le règne végétal, règne qui n'offre pas moins de ressources que les deux autres, un médicament que l'on pût employer dans les deux cas. L'expérience m'a appris que la chose était possible, et que si le traitement devait différer, lorsque tout fait présumer que l'écoulement est vénérien, ce n'était que dans le choix des dissolvans (les boissons) et dans la manière de doser les remèdes propres à combattre l'humeur morbifique.

ceux qui appartiennent à des causes différentes, que de modifier ce minéral, suivant l'intensité de la maladie, la nature et la force du tempérament. On sait que le grand Boerhaave n'administrait qu'en tremblant le sublimé corrosif, remède (si l'on peut l'appeler ainsi) que la modicité du prix a mis entre les mains non - seulement des empiriques , mais même du public entier ; ce grand homme n'en permettoit l'usage interne , qu'autant qu'il seroit administré *prudemment par un médecin prudent.*

« J'exhorte dit Frid. Carteuzer, tous les
« médecins à ne jamais administrer ce sel
» corrosif intérieurement, s'ils veulent con-
» server la tranquillité de leur conscience,
» et leur réputation sans tâche ; car les effets
» pernicious de ce poison , lors même qu'ils
» ne se font pas sentir immédiatement après
» l'usage qu'on en fait , n'en deviennent très
» souvent que plus terribles , après un espace
« de temps considérable (1).

« Ce n'est qu'après avoir passé par trois

(1) Pharmacologie , page 44.

» traitemens mercuriels (m'écrivoit, il y a
 » quelques jours, une personne de Marseille
 » qui me consultoit), et m'avoir mis sur les
 » dents, qu'on a reconnu que ma maladie
 » n'étoit point vénérienne : que n'ai-je eu
 » plutôt votre *Traité des Glaires*, j'aurois re-
 » connu assez à temps que la masturbation,
 » à laquelle j'ai eu la foiblesse de m'adon-
 » ner avec excès, étoit la seule cause d'un
 » écoulement verdâtre qui en a imposé à un
 » médecin de notre ville; jugez, monsieur,
 » de la position désastreuse où doit se trou-
 » ver un homme qui, avant d'avoir été tor-
 » turé par des mains inhabiles, étoit déjà,
 » à la vérité par son imprudence, tourmenté
 » de maux de nerfs, portés aujourd'hui à
 » un tel point, qu'il desire la mort comme
 » un souverain bien, à tous les instans du
 » jour ».

Quelques personnes doivent se rappeler
 d'avoir lu, en 95, dans quelques papiers pu-
 blics, deux observations que j'y ai consignées,
 concernant un jeune homme et une jeune
 fille, qui, croyant avoir un écoulement véné-
 rien, mais qui n'étoit qu'un effet de la mas-
 turbation, n'obtinrent du mercure dont ils
 firent

firent usage contre mon gré, qu'un surcroît à leurs maux et la perte de leurs dents (1). Depuis ce temps je n'ai plus entendu parler du jeune homme; mais la demoiselle, que je n'ai point cessé de voir, mène une vie très-misérable, et annonce l'âge de 45 ans, quoiqu'elle n'en ait pas plus de 27.

» On a vu, dit Hunter, le mercure administré pour un ulcère des amygdales supposé vénérien, produire la mortification de ces glandes, et le malade être à deux doigts de sa perte » (2).

Je crois avoir présenté des faits assez remarquables pour prouver combien il est difficile d'appliquer le mercure, d'après des indications certaines, et de le modifier suivant la gravité des symptômes, l'âge et le caractère du tempérament. Je ne placerai donc point dans cet article, d'autant qu'ils sont étrangers à mon sujet, une foule d'autres aveux bien précieux qui se trouvent dans les

(1) La demoiselle a eu une des amygdales entièrement rongée, par l'effet du sublimé corrosif.

(2) Traité des maladies vénériennes, page 408.

ouvrages de médecins célèbres. Je me bornerai à un seul qu'on lira à la fin de cet ouvrage, et que j'ai extrait du *Traité des maladies vénériennes*, du même M. Hunter, un des plus chauds partisans du mercure, homme d'une très-grande réputation, et dont l'ouvrage, très-bien écrit, peut séduire en faveur d'une méthode funeste, ceux des gens de l'art qui croient se mettre à l'abri de tout reproche, parce qu'ils suivent le système de praticiens distingués (1).

(1) Voyez la note n°. (1).

C H A P I T R E I V.

*Le Coït trop fréquent peut produire la
Gonorrhée et les fleurs blanches.*

LA question de savoir si la perte de la semence est moins préjudiciable que le spasme auquel les parties génitales sont soumises dans le coït, est trop difficile à résoudre, pour que j'ose porter un jugement quelconque (1); mais ce que je crois fortement, c'est que cet acte trop souvent répété, peut aussi bien que celui de la masturbation, faire aborder sur ces parties une portion considérable de la transpiration insensible, et devenir la cause de la gonorrhée bénigne ou sans virus vénérien, et des fleurs blanches.

» Deux époux étrangers que je n'ai ja-
» mais connus, dit M. Tissot, attaqués pres-

(1) Sanctorius assure que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme; et Noguez considère le coït comme une convulsion. « Il dispose, « dit-il, les nerfs aux mouvemens convulsifs, et la
» plus légère occasion les fait naître ».

» que dans le même - temps, et bien sûrs
» qu'il n'y avoit pas de virus, d'un écou-
» lement, accablés de foiblesse et de dou-
» leur tout le long de l'épine du dos, ne
» pouvoient accuser que des excès conjugaux ;
» l'écoulement étoit beaucoup plus considé-
» rable chez le mari; ils avoient essayé dif-
» rens remèdes très - inutilement, et entre
» autres des pillules mercurielles qui avoient
» augmenté l'écoulement : ils me firent con-
» sulter, je leur ordonnai les bains froids ;
» un vin de quinquina, d'acier et de fleurs
» de roses rouges : ils prirent régulièrement
» le remède, c'étoit dans l'été de 1758. Les
» pluies continuelles rendoient l'usage des
» bains de rivière très-difficiles ; la femme
» n'en prit que deux ou trois, le mari une
» douzaine; au bout de cinq seulement, ils
» me firent dire qu'ils étoient presque tota-
» lement rétablis, j'ordonnai la continua-
» tion jusqu'à parfaite guérison, qui ne tarda
» pas (1) ».

(1) De l'Onanisme, page 262. — J'ai cru devoir citer fidèlement, et sans me permettre d'améliorer le style.

C'est en employant les remèdes conseillés par M. Tissot, dans les cas précédens, que j'ai guéri plusieurs fois des jeunes mariés tourmentés d'écoulement très-considérable, que je ne pouvois attribuer qu'à des embrassemens multipliés avec excès. Ainsi que M. Tissot, j'en ai vu un grand nombre qu'on avoit traité avec le mercure. Les jeunes gens d'aujourd'hui, sur-tout dans les grandes villes, n'ont pas en général des mœurs assez régulières, pour qu'un médecin ne soit pas disposé à soupçonner que les écoulemens qui surviennent souvent peu de jours après le mariage, ont pour cause un vice vénérien ou caché ou mal combattu, une gonorrhée mal guérie, et persuader aux jeunes mariés qu'ils doivent se soumettre à un nouveau traitement. D'après ces présomptions, trop légèrement accueillies, combien de ménages n'ont pas été troublés dès l'origine, par ces hommes si prompts à se décider sur le caractère d'une maladie, ou peut être trop avides de gain pour déclarer franchement leur incertitude.

Il y a quelques années, deux jeunes époux, dont le mari âgé de 25 ans, et la femme

de 19, après six semaines de mariage, pendant lesquelles ils s'étoient livrés sans modération à la volupté, se trouvèrent atteints l'un et l'autre, d'un écoulement considérable, et d'un caractère tout-à-fait inquiétant. Le ressentiment et la jalousie succédèrent à la plus tendre affection; ils accusoient respectivement leur conduite antérieure, d'après l'opinion fâcheuse qu'ils avoient conçue, que leur écoulement étoit vénérien. Ils consultèrent un médecin assez peu instruit, qui confirma leur sentiment, et le mercure fut employé pour augmenter le supplice des malades. Heureusement une voisine d'un âge mûr, devint la confidente de ce couple affligé, soutenant l'innocence et la pureté de sa conduite. Cette femme aussi prudente qu'humaine, crut devoir communiquer ses doutes à un autre praticien de sa connoissance : celui-ci plus savant, (car je ne saurois imaginer, qu'une avarice meurtrière eût déterminé le traitement de l'autre), après avoir examiné les deux malades séparément, les rassura sur leur situation. Il employa les bains, les boissons rafraîchissantes, et au bout de huit à dix jours l'écoulement disparut; alors

la confiance reprit ses droits, et la discorde fit place à la paix.

Un jeune homme, employé dans le port de Rochefort, m'écrivoit, il y a quinze mois, « je suis âgé de 27 ans, mon épouse en a » 17, je suis certain de sa fidélité, ma conduite, j'ose vous l'assurer, est irréprochable, comment a-t-il donc pu se faire qu'au » bout de huit jours de mariage, je me sois » vu atteint d'une gonorrhée qui, suivant » un chirurgien que j'ai consulté, est vénérienne. Veuillez, me faire part de votre » avis, nous l'attendons avec impatience (1) ».

Comme ce jeune homme ajoutoit, dans le mémoire dont je viens de donner un extrait, qu'il avoit naturellement le teint animé, et qu'il étoit très-passionné pour son épouse,

(1) Depuis que ce Traité a été lu, j'ai souvent été consulté par de nouveaux mariés, qui, tourmentés de ces sortes d'écoulemens, par suite des mêmes excès, étoient disposés à rompre des nœuds formés sous les plus heureux auspices, parce que les gens de l'art leur avoient assuré que l'un des deux, avant de s'unir, avoit nécessairement mené une conduite irrégulière.

j'attribuai sa maladie aux mêmes excès qui avoient occasionné l'écoulement des deux époux dont il est question dans l'observation précédente; je lui ordonnai des bains tièdes, des lavemens, des bouillons de poulet ou de veau, et j'ai su depuis que mes conseils avoient eu les plus heureux succès.

C H A P I T R E V.

Quels sont les points des parties génitales où s'établit le foyer d'irritation qui provoque la gonorrhée et les fleurs blanches ?

LES mêmes points des organes de la génération qu'affecte le virus vénérien dans la gonorrhée qui en dépend, peuvent être ceux où s'établit le foyer d'irritation qui provoque et entretient la gonorrhée bénigne et les fleurs blanches; ainsi chez les hommes, l'humeur peut-être attirée sur les glandes de Cowper, les prostates et les glandes séminales, ou se jeter en même-temps sur tous ces endroits; chez les femmes elle peut affecter les nymphes, l'intérieur des lèvres, les caroncules myrtiformes, quelquefois tout le méat urinaire, et souvent même les glandes profondes du vagin : aussi le praticien le plus exercé ne peut-il point, comme je l'ai dit plus haut, faire la différence de cet écoulement d'avec ceux qui sont occasionnés par le virus vé-

nérien. Les exemples que nous offre M. Fabre en sont la preuve. Je vois tous les jours des femmes, que ce défaut d'attention rend victimes de traitemens entièrement opposés à ceux qui conviennent à la nature de leur écoulement.

Il y a quelque temps qu'une dame, âgée d'environ 24 ans, chez qui des chagrins vifs avoient occasionné une gonorrhée très-abondante, me raconta qu'ayant été consulter un de ces hommes qui ne croient point à l'influence du moral sur le physique, il l'a traita avec le mercure; comme un premier et un second traitement n'avoient point eu de succès, il lui en fit suivre un troisième, ce qui, en augmentant l'écoulement, mit ses nerfs dans une situation tout à fait triste, et que les remèdes les mieux indiqués n'ont pu améliorer (1).

(1) Il faut avoir bien peu observé la marche de la nature, et n'avoir aucune notion sur les différentes sources des affections chroniques, pour contester des faits dont la vérité se trouve consignée dans les ouvrages des médecins les plus célèbres, et que les circonstances inévitables de notre révolution ne rendent que trop nombreux.

C H A P I T R E V I.

*Des tempéramens les plus disposés à la
Gonorrhée simple ou aux fleurs blanches.*

Tous les individus, quelque soit leur tempérament, peuvent être attaqués des écoulemens qui ont lieu par les organes de la génération; mais il en est deux qui, à raison de leur humidité naturelle et du relâchement de leurs fibres (1), sont plus disposés à cette

(1) « Des vaisseaux lâches et tendres comme sont
» ceux de ces tempéramens, reçoivent avec plus de
» facilité les liquides qui se présentent à leurs calibres;
» ils en sont aisément forcés et ouverts, les évacua-
» tions relâchent de plus en plus, sur-tout si elles
» sont abondantes; le ressort et les résistances de
» ceux de luterus diminuent, et il s'établit bientôt
» des fleurs blanches ». *Raulin, Traité des Fl. bl.*
page 274.

Ce qui vient d'être dit relativement aux Fleurs blanches, doit s'appliquer à la gonorrhée, et explique pourquoi les hommes et les femmes blonds sont plus sujets à ces sortes d'écoulemens.

espèce de maladie; ce sont les tempéramens sanguins, et celui connu sous le nom de pituiteux ou phlegmatique : j'ai remarqué que les peines de l'ame, les moindres contrariétés les provoquoient chez les personnes phlegmatiques (1) ou sanguines, tandis qu'il falloit des causes beaucoup plus violentes pour les occasionner chez le mélancolique et le bilieux. La même raison qui fait que ces deux derniers tempéramens sont moins disposés à cette maladie, sert à expliquer pourquoi les hommes y sont moins sujets que les femmes, et pourquoi chez ces dernières, la cause est toujours plus difficile à détruire.

(1) On a souvent observé, dit M. Raulin, que les femmes pituiteuses ou celles qui crachent beaucoup, sont sujettes aux fleurs blanches. *Ibid*, *Tr. des Fl. bl.*, t. II, pag. 138.

C H A P I T R E VII.

Peut-on être attaqué de fleurs blanches, ou de la gonorrhée, à tous les âges de la vie ?

TOUTES les personnes du sexe, quelque soit leur âge, peuvent être attaquées de la gonorrhée ou des fleurs blanches : les observations des anciens médecins fournissent une foule d'exemples de personnes avancées en âge, surtout dans le sexe, affligées de cette maladie, et ma propre expérience me les a souvent confirmés (1).

(1) « Ce n'est, dit M. *Raulin*, que depuis » qu'elles se sont fait une habitude des excès et des » abus dans le régime, que cette maladie est de tous » les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la » vieillesse la plus avancée ; *Hoffman* a vu une fille » qui en étoit attaquée dès les premiers jours de sa » naissance ; *Neuter*, *Sinnert*, *Doleus*, et d'autres » auteurs, en ont vu à 2 ans et demi, à 4, à 8, à 10, » et au-delà ; j'ai eu souvent occasion de faire, dans » tous ces âges, les mêmes observations. J'ai toujours, » ajoute M. *Raulin*, regardé ces pertes dans les enfans, » comme purement héréditaires.

On trouve, dans la Pathologie de Fernel (1), dans Roderic à Castro (2), plusieurs exemples d'enfans de huit à neuf ans, et même plus jeunes, qui étoient tourmentés des mêmes accidens. Le journal de Copenhague, vol. 1., obs. 93, pag. 16, nous donne l'histoire d'une fille de six ans, qui avoit des fleurs blanches: cette enfant étoit cachectique, ce que sont ordinairement celles qui ont cette maladie dans un âge aussi tendre (3): mais en général, ces sortes d'écoulemens, sur-tout chez les femmes, ne commencent guères qu'à treize ou quatorze ans; et j'ai observé que les jeunes filles dont la fibre étoit lâche, et dont le tempérament étoit très-humide, étoient celles qui en étoient le plus fréquemment tourmentées.

(1) *Liv. VI, chap. XVI.*

(2) *Lib. I, Morb. Mulier, cap. XIV.*

(3) Ces enfans ont presque toujours le teint pâle et bouffi, leur vue est languissante, les plaisirs de leur âge n'ont pour eux aucun attrait; ils ont, en général, l'air pensif, et tous ont des vers. Aussi les amers doivent-ils faire la base de leur traitement.

C H A P I T R E V I I I.

Apparences vénériennes occasionnées par la suspension du cours de la gonorrhée et des fleurs blanches.

LORSQU'AU lieu de fluer, la matière de la gonorrhée et des fleurs blanches s'arrête dans les différentes parties des organes de la génération, elle peut produire des symptômes bien propres à en imposer au praticien le plus éclairé, sur-tout lorsqu'il a affaire à des personnes qui passent pour être aussi peu constantes dans leurs goûts que peu délicates dans leurs choix. Les symptômes dont je veux parler, sont des ulcérations chancreuses, des tubercules, des verrues et des pustules ulcérées ou endurcies; symptômes qui, comme l'on sait, appartiennent également au virus vénérien: aussi le médecin doit-il ne pas craindre de multiplier les questions, et n'ordonner des remèdes qu'a,

près avoir tout tenté pour juger avec connoissance de cause. Il n'oubliera pas, par exemple, de demander si les personnes ont négligé de se tenir propres, ou si elles ne font point usage pour se laver, de quelques eaux froides et astringentes, imprudence assez commune parmi les femmes des villes; si par état ou par économie, ces dernières ne sont point exposées à se mouiller les pieds et les jambes en allant laver leur linge. Je connois beaucoup de femmes devenues sujettes à des écoulemens, depuis que, par suite des événemens politiques, leur indigence les oblige d'aller à la rivière, où elles conservent, plus ou moins long-tems, les extrémités inférieures dans une eau extrêmement froide: cette cause, réunie à un régime mal-faisant, à des chagrins vifs et réitérés, que leur position rend inévitables, a occasionné chez elles des accidens graves, parmi lesquels il s'en trouve qui semblent indiquer l'usage des anti-vénériens.

Ce qui arrive aux personnes du sexe, peut avoir lieu également pour les hommes; les difficultés d'uriner, qui accompagnent chez eux la gonorrhée bénigne, sont très-souvent
l'effet

l'effet de quelques imprudences du genre de celles dont il vient d'être question.

Des masturbations réitérées peuvent encore, à raison de la foiblesse qui succède à l'irritation qu'elles occasionnent, devenir une cause fréquente de la stagnation de l'humeur morbifique. Je traite, en ce moment, trois sujets attaqués de la ganorrhée bénigne, qu'ils doivent à de pareils écarts. Je me permettrai à cette occasion quelques réflexions sur les véritables causes qui conduisent à cette habitude, devenue trop fréquente.

Conseils à ceux qui se livrent à la masturbation.

Beaucoup de personnes qui s'adonnent à ce penchant funeste, voudroient l'attribuer à l'activité de leur tempérament, mais je le regarde plutôt comme l'effet d'une imagination souvent préoccupée d'objets lascifs, ce qui détermine un très-grand volume d'humeurs vers les parties génitales; l'oisiveté est presque toujours l'origine de ce vice: j'y ajouterai les lectures obscènes qui remplis-

sent assez ordinairement le vuide insupportable qu'éprouvent les personnes désœuvrées. Lorsqu'on s'occupe utilement, pour se procurer une existence honnête ou à sa famille, on n'est point, ou du moins on est rarement exposé à cette dépravation dangereuse. Au reste, si l'on n'ignore pas les inconvéniens déplorables de la masturbation, il faut être bien peu jaloux d'une vie douce, et d'une vieillesse sans remords et sans souffrances, pour se livrer aussi indiscretement que quelques personnes le font, aux excès de ce libertinage solitaire; homicides d'elles-mêmes, elles enlèvent à la nature la substance dont elle a le plus besoin pour se régénérer (1); et en supposant qu'il fût possible

(1) « La jeunesse, dit Linnée, est un temps important pour se former une santé robuste; rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour: il en naît des foiblesses dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, et même l'affoiblissement de l'esprit et de la raison. Un corps énervé dans sa jeunesse, ne revient plus; sa vieillesse est prompte et infirme, et sa vie est courte ». *Mercuré Danois*, juillet 1758, page 95.

de réparer jusqu'à un certain point la perte qu'elles en font, où trouveront-elles à temps des alimens succulens et d'une digestion assez facile et assez proportionnée aux forces de l'estomac qu'elles énervent? devront-elles s'étonner ensuite, et s'en prendre à la nature, si chez elles la transpiration s'affoiblit, si leurs nerfs s'affectent, si leur peau devient sèche, et leur digestion difficile, si elles maigrissent, si tous leurs organes sont pleins de matière gélatineuse ou glaireuse, et si par l'effet du transport de cette matière hétérogène dans la masse des fluides, ou par le retour de la transpiration insensible vers le centre, et principalement sur les parties où ces fluides sont forcés de se rendre, elles éprouvent des écoulemens opiniâtres, des engourdissemens dans les articulations, un mal-aise général souvent accompagné de lassitude, si leur caractère change, si tout-à-coup elles deviennent tristes et d'une sensibilité extrême, si le moindre événement les affecte, si leurs idées sont incohérentes, si sans cesse occupée des désordres physiques, leur ame est incapable d'opérations difficiles, si elles ne trouvent rien qui les récréé, si

elles n'ont ni le courage ni même le desir de tirer parti des situations les plus heureuses ; enfin si la solitude est pour elles un besoin , la nonchalance un penchant qu'elles ne peuvent vaincre , et le mouvement un supplice (1).

Je le répète , la masturbation est plus souvent l'effet de l'imagination que du tempérament , c'est une vérité qu'on ne sauroit assez propager , et je desire qu'elle soit bien sentie par ceux qui croient que , pour l'intérêt de leur santé , il est bon qu'ils s'y livrent quelquefois. J'ai vu des personnes persuadées qu'elles ne pouvoient s'en dispenser ; et cette erreur , attrayante sans doute pour un grand nombre d'individus , a tellement fait de progrès , que les maux qu'elle occasionne sont incalculables : mais ce que je ne conçois pas , c'est que des hommes faits , qui connoissent bien tout le danger qui peut résulter des excès de la masturbation , usent d'un pareil moyen pour multiplier la jouis-

(1) Des Glaires , de leurs causes , de leurs effets , etc. page 26.

sance des personnes à qui ils sont unis par les liens les plus sacrés. Comment peut-on ruiner ainsi la santé d'une femme qui nous est chère ! que ces libertins forcenés, ces complaisans indiscrets, au - dessous du sage instinct des bêtes même, sachent que la nature ainsi outragée les fera repentir tôt ou tard de leur conduite extravagante. L'union des deux sexes naît d'un besoin réciproque ; le but qu'on se propose en la formant, consiste dans la douceur d'un tendre attachement et la reproduction ; il ne sera qu'imparfaitement rempli, si des époux peuvent se passer du plus doux des actes pour satisfaire les desirs qu'inspirent la nature et la volupté. Que celui qui se soumet à cet étrange service, apprenne donc qu'outre les accidens graves auxquels il expose celle dont il exalte et fatigue les sens, il doit s'attendre à voir insensiblement ses soins et son affection accueillie par une froideur involontaire, et peut-être même avec une répugnance invincible.

« Un symptôme commun aux deux sexes,
» dit M. Tissot dans son *Traité de l'Onanisme*,
» pag. 63, et qui est beaucoup plus fréquent
» chez les femmes, c'est cette indifférence

» que l'infamie de la masturbation laisse pour
 » les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même
 » que les desirs et les forces ne sont point
 » éteints, indifférence qui non-seulement fait
 » bien des célibataires, mais qui souvent pour-
 » suit jusque dans le lit nuptial.

Dans la collection du docteur Beker, il est question d'une femme qui étoit convenue « que cette habitude avoit pris tant » d'empire sur ses sens, qu'elle détestoit les » moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de » la chair.

» Je connois, nous dit encore M. Tissot, » un homme qui, instruit de ces abomina- » tions par son précepteur, éprouva le même » dégoût dans le commencement de son ma- » riage, et l'angoisse de cette situation, jointe » à l'épuisement dû à ses manœuvres, le » jeta dans une profonde mélancolie qui céda » cependant à l'usage des remèdes nervins » et fortifiants ».

Une jeune femme de Cambrai m'écrivoit, il y a dix mois, « je suis au désespoir, et » ma vie est un fardeau pesant dont je de- » sire être débarrassée à tous les instans : » permettez-moi, je vous prie, d'entrer dans

» quelques détails sur la maladie qui fait
» le sujet du mémoire que je vous adresse ;
» je pense qu'ils sont utiles pour vous met-
» tre à portée de juger de ma position avec
» plus de certitude.

» J'avois à peine 15 ans lorsque mes pa-
» rens, dont j'ai toujours été tendrement ai-
» mée , accueillirent avec joie la demande
» que leur fit de ma main un homme de
» 36 ans , qui jouissoit d'une grande fortune :
» le desir de me voir bien établie les déter-
» mina très-prompement, malgré mon ex-
» trême jeunesse. Il est vrai que cet homme
» avoit une éducation soignée ; il paroissoit
» m'être fort attaché , et je consentis sans
» peine à m'unir à lui. Je n'ai jamais eu à
» me plaindre de ses procédés : il n'a cessé
» d'avoir pour moi tous les égards qu'accorde
» toujours à une femme vertueuse un esprit
» cultivé ; mais , quoique jeune encore , il
» comptoit de longs services sous les dra-
» peaux de la déesse de Cythère , et lors-
» qu'il se plaça sous ceux de l'hymenée , il
» étoit incapable d'en remplir long - temps
» les devoirs. Inquiet sur les suites , selon ce
» qu'il m'a avoué depuis , et ne sachant pas

» assez m'apprécier , il crut devoir recourir
» à ces moyens accessoires que vous paroîs-
» sez indiquer dans votre ouvrage sur les glai-
» res , et qui , comme vous le dites , produi-
» sent les effets les plus funestes. Je ne sa-
» vois absolument rien de ce genre de plai-
» sir lorsque je me mariaï ; mais à peine
» mon mari me l'eût-il fait connoître , que
» je m'y livrai sans réserve , parce que j'en
» ignorois tout le danger : aussi , depuis trois
» ans , suis - je dans l'état déplorable dont
» j'ai tâché de vous tracer , le plus exacte-
» ment que j'ai pu , toutes les circonstan-
» ces ; j'ajouterai seulement que j'ai pris un
» tel dégoût pour les plaisirs permis du ma-
» riage , que je ne puis même supporter les
» moindres caresses de celui qui a fait mon
» malheur ».

Beaucoup de femmes qui ont lu la première édition de cet ouvrage , m'ont appris qu'elles ne devoient des fleurs blanches , dont elles étoient tourmentées depuis long-temps , qu'à la même imprudence de leurs maris.

Se trouvera-t-il donc toujours des hommes assez égoïstes , pour croire qu'ils ne doivent renoncer au célibat , que lorsqu'ils sont in-

capables de remplir les devoirs du mariage, et de donner le jour à des individus d'une santé ferme et solide. Jusqu'à quand ces êtres aussi insensés qu'inhumains, sapperont-ils froidement les fondemens de la société? Quand prendra-t-on, enfin, pour assurer à l'homme une bonne constitution, les précautions que l'on prend, pour certaines espèces d'animaux domestiques?

C H A P I T R E I X.

Effets occasionnés par le transport de la matière de la gonorrhée et des fleurs blanches sur d'autres organes que sur ceux de la génération.

LES remèdes répercussifs peuvent encore, en occasionnant le renvoi de la matière de la gonorrhée et des fleurs blanches vers le centre, produire plusieurs accidens dont la gravité sera relative à l'organe sur lequel elle ira se déposer; ainsi la jaunisse, la cardialgie, les maux de reins, la goutte, peuvent être l'effet du dépôt de cette humeur sur les couloirs biliaires, l'orifice supérieur de l'estomac, les reins et les capsules articulaires, etc. etc.

Un jeune homme en proie au chagrin d'avoir vu mourir une demoiselle qu'il étoit sur le point d'épouser, fut attaqué d'une gonorrhée d'un caractère propre à donner de l'inquiétude; l'écoulement alternativement jaune et vert, ne permit pas au chirurgien qui

fut consulté, de soupçonner qu'il pouvoit n'être pas vénérien: comme il étoit partisan du mercure, il lui administra ce minéral avec opiniâtreté, sous plusieurs formes, pendant plus de quatre mois; au bout de ce temps, l'écoulement conservoit toujours la même couleur qu'avant de prendre des remèdes; il étoit même plus abondant, et le jeune homme se plaignoit de douleurs très-vives dans les nerfs, et ses digestions étoient devenues extrêmement difficiles: alors le chirurgien, passant d'une erreur au moins excusable à une imprudence qui caractérise son ineptie, crut pouvoir supprimer l'écoulement sans les précautions nécessaires. Des compositions astringentes avec lesquelles le jeune homme s'injecta, l'usage journalier de l'eau de Passy, les bains froids, tels sont les nouveaux moyens curatifs qui lui furent prescrits, et qui produisirent une jaunisse qui ne s'est terminée qu'avec beaucoup de peine; quant aux maux de nerfs, qu'il doit à l'usage du mercure, les remèdes les mieux appropriés n'ont pu encore les dissiper entièrement.

Une dame de Montpellier m'écrivoit, il y

a environ six mois, « seroit-ce pour m'être
» lavée avec de l'eau froide, dans laquelle
» on m'a conseillé de verser quelques gouttes
» d'eau d'extrait de saturne, que des fleurs
» blanches que je conservois depuis cinq
» ans, se sont supprimées tout-à-coup? Je
» ne puis prononcer; mais depuis cette sup-
» pression, je sens des douleurs vives à l'es-
» tomac, mon manger ne passe plus qu'a-
» vec la plus grande difficulté, et chaque
» matin je vomis beaucoup de matières glai-
» reuses ».

Un habitant de Genève, dans un mémoire à consulter qu'il m'adressa il y a 8 mois, me marquoit que, sujet depuis long-temps à une gonorrhée qui de temps à autre couloit en aussi grande abondance que s'il eût eu la chaude-pisse, il s'est vu tout-à-coup atteint de maux de reins affreux, qu'il croyoit occasionnés, (et je le pense comme lui), par la suppression de son écoulement. Obligé de rester assez long-temps dans un endroit très-froid, il éprouva en en sortant un frisson qui dura plusieurs heures; il prit, d'après l'avis de quelques médecins, plusieurs verrées d'eau de fleurs d'orange et de tilleul; il n'a pas eu

depuis d'autre frisson ; mais la matière de la gonorrhée n'a point repris son cours ordinaire , et s'est fixée sur la région des reins , où il a éprouvé , pendant un mois , des douleurs très-aiguës , qui ont cédé cependant à l'usage de lavemens émoulliens , de laxatifs doux , et de bains tièdes. Depuis ce temps il n'a cessé de jouir de la meilleure santé.

J'ai souvent attribué des douleurs d'articulations , et même la goutte , à l'effet de la répercussion de la matière des écoulemens dont nous parlons , et j'ai eu occasion de voir plusieurs personnes des deux sexes en être tourmentées jusqu'à ce que , par des topiques fondans appliqués sur les genoux , on fût parvenu à l'en déplacer.

Les hémorroïdes sont encore un accident qui résulte de la répercussion de la matière de la gonorrhée ou des fleurs blanches : dans ce cas cette maladie , qui , comme on sait , est le plus souvent accompagnée des douleurs les plus vives , ne cesse que lorsque l'humeur , soit par le seul effort de la nature , soit par celui des remèdes sagement administrés , retourne sur les parties de la génération où elle reprend son cours ordinaire.

On a vu aussi l'ophtalmie, la surdité, la migraine, les vertiges, la catalepsie, l'épilepsie, les douleurs rhumatismales, être l'effet de ce genre de métastaze. Ballonius (1) nous dit que chez une femme la suppression des fleurs blanches occasionna le diabète à un tel point qu'il la fit périr.

M. Raulin rapporte que les fleurs blanches s'étant supprimées chez deux femmes, la première âgée d'environ 25 ans, fut atteinte d'une pulmonie dont elle ne tarda pas à mourir; et la seconde, d'une douleur violente à la poitrine, et d'une toux accompagnée de temps à autre de crachats teints de sang; celle-ci, dont il ne dit point l'âge, fut plus heureuse que la première, car la toux et la douleur de poitrine cessèrent par le moyen d'un grand régime et de remèdes donnés à propos. (*Tr. des fl. bl., t. I, pag. 141*).

Je passe maintenant aux moyens qu'on doit mettre en usage dans la traitement de la gonorrhée et des fleurs blanches.

(1) *Liv. 1, caus. 59.*

C H A P I T R E X.

Méthode curative.

QUELLES que soient les causes qui donnent lieu à la ganorrhée bénigne ou aux fleurs blanches, (j'en excepte celles qui chez les tempéramens chauds, comme le bilieux et le sanguin, sont occasionnés par des exercices violens et l'usage excessif des liqueurs fortes) (1), il faut toujours s'attacher à fortifier l'estomac, ainsi que les parties génitales dont la foiblesse est assez attestée par la nature même de ces écoulemens, et à évacuer par les selles (car c'est la voie la plus sûre) la matière de la transpiration insensible, habituée depuis un temps plus ou moins long à se rendre sur ces dernières parties (2).

(1) Dans ce cas un régime relâchant et antiphlogistique est le seul qu'on doive suivre.

(2) Les boissons rafraîchissantes ou relâchantes

Les remèdes qui doivent entrer dans le traitement de la gonorrhée ou des fleurs blanches, sont ou internes ou externes : parmi les remèdes internes je comprends les purgatifs doux, les martiaux, et les stomachiques, tels que l'aurone, l'eupatoire de mesué, la tanaïsie, la coralline, la gentiane, le chamædris, la sauge, l'hyssope, la véronique mâle, l'aigremoine, la camomille, la feuille d'oranger, la menthe et l'absinthe; parmi les remèdes externes, je place les compositions astringentes, telles que la décoction de grenades, de bistortes, de roses de Provins, la millefeuille, la renouée, l'orpain, le plantain, la quintefeuille, la tormentille, la bistorte, l'églantier, les roses de Provins, le sumac, les feuilles et les fruits du cornoüiller, les santaux, l'eau alumi-

qu'on emploie pour dissiper l'inflammation qui se manifeste d'une manière souvent cruelle dans la gonorrhée virulente, nécessite quelquefois (lorsqu'après la destruction du virus, il subsiste un écoulement chronique et purement muqueux ou glaireux) la méthode curative que nous indiquons ici pour la gonorrhée bénigne ou les fleurs blanches.

neuse.

neuse. On doit donner les plantes stomachiques en infusion, et leur associer un ou plusieurs des purgatifs qui passent pour évacuer avec beaucoup de douceur, et qui par conséquent possèdent le moins de sels âcres, et sont incapables d'irriter.

Quant aux injections que je viens d'indiquer, je n'établirai aucun ordre dans la manière de les employer; c'est au praticien à décider lui-même des circonstances où il doit déterger, dessécher ou astreindre: je dirai seulement que la dernière indication ne doit être remplie, soit qu'on emploie les injections, soit qu'on fasse usage des bains, que lorsqu'on est certain que ces écoulemens ne reconnoissent pour cause que le délâchement de l'estomac, et le relâchement des ligamens et des vaisseaux de la matrice (1); car, si

(1) Toutefois il faut bien prendre garde, dit Ambroise Paré, (après avoir vanté l'usage des eaux de Spa et de Plombières pour la guérison des fleurs bl.) d'arrêter trop tôt tel flux par médicamens répercussifs et astringens, de peur de faire renvoi de cette matière au foie, qui seroit cause d'hydropisie, ou quelque fièvre ou apostême, ou maladie de cerveau, ou chancre

comme il arrive quelquefois, ils étoient occasionnés ou entretenus par la qualité âcre et irritante d'un virus malin, comme le dartreux, le scrophuleux, le psorique, etc. etc. combinés avec la matière de la transpiration, on pourroit faire le plus grand mal, si, avant de l'avoir entièrement combattu, on recouroit aux astringens; cette réflexion que je vais appuyer de quelques exemples, me paroît très-propre à faire sentir combien il faut de circonspection et de méthode pour traiter avec succès ces sortes d'écoulemens.

On trouve dans Baillon l'observation suivante. « Une femme avoit depuis quatre ans » des fleurs blanches très-fœtides, elle les » arrêta par le moyen de quelque remède, » il survint un diabète bien plus dangereux

à la matrice, ou autres accidens, dont, après les choses universelles dûement faites, on usera de remèdes qui auront puissance d'astreindre, nettoyer, et sécher la matrice et le col d'icelle, avec injections, pessaires, parfums et autres exemples d'une décoction et injection détersive et dessicative. *Liv. 24 de la Génération, page 990.*

» que les fleurs blanches qu'elle avoit auparavant. Les symptômes de cette nouvelle maladie étoient une soif insupportable; la langue étoit desséchée; la malade maigrissoit à vue d'œil; sa respiration étoit d'une odeur cadavéreuse; elle ressentoit, à la région des reins, un froid continuel, semblable à celui qui auroit produit la glace qu'on eût appliquée sur cette partie. Elle mourut après quatre mois de souffrances (1) ».

« Une dame remarquable par les plus rares qualités, dit encore M. Raulin, après avoir tenté inutilement toutes sortes de moyens pour se guérir des fleurs blanches qui la fatiguoient depuis long-temps, se mit enfin dans un bain alumineux qui supprima la perte. Bientôt après il se forma un ulcère à la matrice; il survint des hémoroïdes avec des ulcères au rectum, et de cruelles douleurs dans ces parties; elle fut attaquée d'une phtisie qui fut suivie de la mort (2) ».

Un homme de la Rochelle, âgé d'environ

(1) Raulin, Tr. des Fl. bl., tome II, p. 258.

(2) *Ibid*, t. II, page 250.

40 ans, vint me consulter, il y a quinze mois; pour une gonorrhée qui lui étoit survenue à la suite de chagrins vifs, occasionnés par la mort d'un fils qui lui donnoit les plus belles espérances; cette maladie datoit depuis cinq ans, et quoiqu'on n'eût aucune raison pour la soupçonner vénérienne, elle fut traitée avec le mercure en friction, par des bains froids, et des injections astringentes, remèdes qui, joints à l'action de l'atmosphère, (car c'étoit au commencement de l'hiver), arrêterent l'écoulement; la véritable cause du mal n'ayant point été touchée, les glandes inguinales se gonflèrent, les articulations s'engorgèrent, et la marche devint pesante; le malade, à qui on dit que ces engorgemens se dissiperoient peu-à-peu, ne consulta personne, et conserva, pendant tout l'hiver, avec une patience rare, des malaises et souvent même de très-grandes douleurs aux parties engorgées; ce ne fut que vers le milieu du printemps suivant qu'il commença à éprouver quelque diminution à ses douleurs, que l'humeur s'atténua, et que les engorgemens se dissipèrent: mais au lieu de se porter à la surface, et de s'échapper par les voies excré-

toires si multipliées à la peau, cette humeur se porta de nouveau sur les parties génitales, où étoit un foyer d'irritation, vraisemblablement établi par un vice galeux dont la cure avoit été négligée quelque - temps avant la mort de son fils, et l'écoulement reparut. D'autres praticiens que cet homme consulta, ne faisant pas plus d'attention que les premiers à la cause éloignée de cette maladie, l'attribuèrent à une foiblesse locale, et furent d'avis de réitérer l'usage des astringens, ce qui arrêta de nouveau la gonorrhée, et produisit le même effet que la première fois, c'est-à-dire, l'engorgement des glandes, la douleur des articulations, et la pesanteur dans la marche. C'étoit encore au commencement de l'hiver pendant lequel il éprouva les inquiétudes dont je viens de parler : elles ne se dissipèrent qu'au commencement de l'été suivant, mais la gonorrhée reparut encore. Ennuyé de voir que personne n'avoit pu connoître la cause de l'opiniâtreté de sa maladie, il résolut de ne plus rien faire, et s'abandonner aux seules ressources de la nature; ce ne fut qu'à la sollicitation

de ses amis qu'il se détermina à venir à Paris me demander mes conseils.

D'après la confession que me fit ce malade, je ne vis rien qui eût dû autoriser l'usage du mercure : tous les moyens employés dans le principe, loin d'atteindre le vice qui devenoit la cause de cet écoulement, n'avoient fait que la rendre plus difficile à détruire en exaspérant les humeurs; mais lorsqu'on ne juge une maladie que par les symptômes, et qu'on ne doute jamais des effets du mercure, on croit que lorsqu'il a été employé le temps présumé nécessaire pour détruire ce vice dans la gonorrhée, on peut aveuglément administrer les répercussifs; c'est ainsi que raisonnèrent ceux qui traitèrent cet homme, dont le sort étoit d'autant plus à plaindre, que sa maladie, de peu de conséquence dans l'origine et facile à guérir, étoit devenue très-grave, et étoit accompagnée de maux de nerfs qui rendoient sa vie très-pénible.

Je ne doutai pas que le vice psorique ne jouât le plus grand rôle dans cette maladie, et qu'en le combattant avec méthode, je parviendrois à la dissiper entièrement; je con-

seillai le traitement ci-après, je ne changerai rien au style.

« Vous commencerez votre traitement par la boisson n^o. 1, vous en prendrez cinq verres par jour, deux à jeun; le premier une heure avant dîné, les deux derniers cinq heures après; vous observerez de placer, entre ces deux verres, un intervalle d'une heure, vous ajouterez a cette boisson, d'un jour l'un, pendant les 15 premiers jours, et ensuite de trois jours en trois jours, jusqu'à la fin de votre traitement, 2 gros de follicules et 2 gros de sel d'epsom; au bout des 15 jours vous emploierez la composition n^o. 2.

Décoction n^o. 1.

» Racine de bardane, une demi-once,

» Racine de patience, *idem*.

» pour environ une pinte d'eau. La racine de bardane doit bouillir deux minutes, la patience n'a besoin que d'infuser, on laisse reposer demi-heure, on passe dans un linge fin, et le malade en prenoit aux heures indiquées ci-dessus.

Composition n^o. 2.

» Sel marin et chaux vive , deux onces de chaque, réduits l'un et l'autre en poudre très-fine, fleur de soufre, *idem*, on mêloit ensemble ces trois objets, et on en formoit seize doses de trois gros chaque, on partageoit chaque dose en deux portions, une pour le matin et l'autre pour le soir; on composoit avec ce mélange et quantité suffisante d'huile d'olive, un espèce d'onguent dont le malade se frottait les articulations, jusqu'à ce que tout fût introduit dans le sang; comme le traitement dura un mois, on prépara deux fois le même remède ».

Après un mois d'usage des moyens curatifs que je viens d'indiquer, le malade s'est trouvé parfaitement bien; l'hiver dernier s'est passé sans qu'il eût la moindre atteinte des accidens qui l'avoient tourmenté les hivers précédens. Et il y a tout lieu de croire qu'il est guéri pour toujours.

Si, comme il arrive quelquefois, la gonorrhée ou les fleurs blanches sont entretenues par un vice dartreux, il est rare qu'elles ne

cèdent point au traitement que je viens de prescrire pour la gale ; je conseille donc d'y recourir toutes les fois qu'on reconnoîtra la présence de ce virus.

Le citoyen L. . . . , âgé d'environ 36 ans, vint me consulter il y a 18 mois, pour une gonorrhée qui duroit depuis six mois ; les cuissons, la tension, la courbure de la verge, et la couleur verdâtre de la matière, pouvoient la faire juger vénérienne ; mais comme cet homme n'avoit rien à se reprocher, et que cette maladie avoit succédé à des chagrins très-vifs, je la considérai et la traitai comme bénigne. Au bout de quatre mois son état étant le même qu'avant d'avoir commencé les remèdes que je lui avois conseillé, j'en conclus qu'un virus malin, mais non vénérien (car je n'avois rien négligé pour découvrir la présence de ce dernier) entretenoit cet écoulement extraordinaire. Je me déterminai à lui faire beaucoup de questions, et j'appris que 18 mois auparavant, ayant couché, dans un voyage, avec un de ses amis qui avoit un sang évidemment dartreux, ce vice lui avoit été inoculé, et qu'il n'avoit presque rien fait pour le détruire, quoiqu'il

eût paru des dartres sur plusieurs parties de son corps. D'après un pareil aveu je n'hésitai pas d'attribuer au virus dartreux, sinon l'existence de son écoulement, au moins la résistance qu'il avoit opposée à la méthode curative que je lui avois fait adopter; je l'engageai à ne point se déconcerter et à suivre le traitement ci-dessus indiqué, et nous eûmes la satisfaction de voir qu'au bout de cinq semaines son écoulement, dont la matière ne tarda pas à acquérir un meilleur caractère, n'existoit déjà plus: cet homme n'a cessé de jouir depuis d'une excellente santé. Depuis que cet ouvrage a été rendu public, j'ai eu occasion d'observer plusieurs fois des gonorrhées du même genre, qui ne se seroient point terminées, si les malades n'eussent consenti à suivre le même traitement.

Il arrive encore quelquefois que, par l'effet d'un très-grand appauvrissement dans les liqueurs, cette maladie résiste au traitement ordinaire, parce qu'elle se trouve unie avec le scrophule ou le scorbut; il faut donc varier la méthode curative, suivant ses diverses complications. Cette recommandation est d'une importance telle, que si on n'y avoit point

égard, il seroit impossible d'obtenir un succès complet : je dirai plus, il seroit impossible de ne pas aggraver la maladie. Ce n'est point, au reste, les gens de l'art qui ont besoin de ces avis; mais ceux qui, peu versés dans les connoissances de la médecine, se trouvent attaqués des écoulemens dont il s'agit ici. Je pourrois, si je le croyois nécessaire, rapporter plusieurs faits qui prouvent que lorsque ces écoulemens résistent aux remèdes indiqués, c'est qu'ils sont entretenus par un vice d'une nature étrangère et beaucoup plus maligne que l'humeur de la transpiration. Il faut donc, je le répète, en ce cas, s'occuper fortement à chasser du sang le vice que l'on présume être la cause de la résistance de ces écoulemens, ce qui se connoît par des symptômes particuliers.

Ce raisonnement ne plaira point à ceux qui préconisent des spécifiques pour la gonorrhée ou les fleurs blanches, mais je dois, par état, ces éclaircissemens utiles à certaines personnes qui se livrent, sans réflexion, au traitement que le premier venu leur présente. Il faut donc remonter à l'origine des maux dont nous parlons, en rechercher,

avec attention, les causes éloignées, et examiner également, avec scrupule, celles qui peuvent les avoir déterminées.

Quelques auteurs ont contesté l'efficacité des toniques et des purgatifs dans la gonorrhée, principalement dans les fleurs blanches, mais on ne doit point être surpris d'une pareille erreur, si l'on sait que ceux qui l'ont répandue ne connoissoient que des purgatifs propres à crisper les solides, et des toniques capables d'augmenter l'activité du foyer d'irritation; qu'ils les employoient toujours séparément, et qu'ils ne s'attachoient point à les combiner et les doser suivant la nature des tempéramens et la force des malades.

Je conviens que s'il est une circonstance où les purgatifs peuvent nuire, c'est dans celle-ci, qui n'existe presque jamais sans que les nerfs soient plus ou moins affectés; mais lorsqu'on ne peut accuser de ce dernier accident que l'humeur, qui est la matière de la gonorrhée ou des fleurs blanches, on ne doit pas craindre d'employer des médicamens qu'on sait propres à combattre cette humeur avec succès.

Il faut, je le répète, unir des purgatifs doux aux végétaux toniques que j'ai désignés au commencement de cet article, ou d'autres pris dans la même classe, les combiner avec sagesse, les employer avec modération, et à une dose suffisante pour procurer chaque jour une ou deux évacuations. En suivant cette marche, on dirigera l'humeur sur le tube intestinal; on l'habituera, bien mieux, on la forcera à s'y rendre insensiblement, et à abandonner par conséquent les conduits par lesquels elle se portoit sur les parties génitales, dont le ressort se rétablira : dès-lors il n'y aura plus d'autres excrétions que celles qui sont naturelles à ces parties, et qui dépendent, pour me servir des expressions de Raulin, « d'une uniformité » constante de la circulation des liquides, « des oscillations et des directions des solides (1) ».

Mais la combinaison des purgatifs doux avec les toniques, méthode que je propose après l'avoir éprouvée, ne sauroit suffire lors,

(1) Raulin, Tr. des Fl. blanch. pag. 70.

que la gonorrhée est entretenue par un vice scorbutique ou scrophuleux ; il faut savoir encore se conduire suivant l'un de ces deux cas , et associer les purgatifs , tantôt avec les toniques , tantôt avec les anti - scorbutiques ou les anti-scrophuleux.

Il est un autre genre de complication qui ne peut point échapper à l'œil de l'observateur attentif, et à portée de rencontrer dans sa pratique plusieurs personnes attaquées de la gonorrhée simple ou des fleurs blanches ; c'est lorsque ces écoulemens coïncident avec l'engorgement de quelques organes importants , comme le foie et les reins , les intestins , les glandes du mésentère : il faut donc encore avoir égard à la matière de ces engorgemens , s'assurer , autant que faire se pourra , si elle est susceptible d'être atténuée et évacuée , ou si elle n'a point acquis , par un séjour trop long , le caractère squirreux. Dans le premier cas , les purgatifs et les toniques conviennent , et sont même nécessaires , ainsi que je viens de le dire ; dans le second , ils nuisent infailliblement.

C'est sans doute ce défaut d'attention qui a fait croire qu'il ne falloit jamais avoir re-

cours aux purgatifs dans la gonorrhée ou les fleurs blanches. On a la même réserve à l'égard des hémoroïdes, (maladie dont la cause, comme je l'ai déjà dit dans cet ouvrage, ne diffère nullement de celle qui produit la gonorrhée et les fleurs blanches) : j'ai vu plusieurs personnes préférer les tourmens qui résultent de l'action que l'humeur morbifique, toujours plus ou moins âcre, exerce continuellement sur les ramifications nerveuses qui se distribuent à l'anus, à faire des remèdes propres à les débarrasser de cette incommodité si gênante.

Je saisisrai cette occasion pour relever une autre erreur qu'il faut peut-être encore attribuer à la mauvaise application qu'on aura faite des toniques et des purgatifs ; c'est celle qui fait considérer comme dangereuse, la guérison des hémoroïdes, que quelques auteurs regardent, sur-tout lorsqu'elles fluent, comme un bienfait d'autant plus grand de la nature, qu'on évite par-là une foule d'accidens. « Que les partisans des hémoroïdes, » dit *Hilchen*, les vantent tant qu'ils voudront, qu'ils en élèvent l'utilité jusqu'aux nues : quant à nous assurément, nous

» croyons être en droit de les regarder tou-
 » jours et méritoirement suspects : car le
 » flux hémoroïdal est un appanage des san-
 » tés chancelantes, et ces merveilles que
 » les médecins hémoroïdaux se permettent,
 » ne produisent souvent que des effets très-
 » fâcheux » (1).

Ce que dit *Hilchen* des hémoroïdes, je le dirai de la gonorrhée et des fleurs blanches, que je considère aussi comme l'appanage des santés foibles. Si dans le nombre des individus qui ont à se plaindre de ces écoulemens, il s'en rencontre d'assez favorisés de la nature pour n'en être point incommodés, beaucoup plus sont dignes de la pitié des gens de l'art, qui doivent s'efforcer de les en débarrasser, d'autant plus que ces maux résultent du délâbrement des organes les plus essentiels à la vie. Sans doute il est peut-être des cas où ces écoulemens soient utiles chez quelques individus, et produisent en eux tout l'effet d'un cautère ; mais, en supposant que cela fût toujours, doit-on à

(1) Tissot, lettre à M. de Zemer mann, p. 49.

25 ans se résoudre à conserver de pareilles évacuations, lorsqu'il est possible de s'y soustraire sans danger, et sur-tout lorsqu'ils existent dans des parties où ils peuvent occasionner les accidens les plus graves.

On m'objectera bien certainement, que presque toutes les fois qu'on a essayé de guérir les hémoroïdes, la gonorrhée ou les fleurs blanches, on a vu peu de jours après se déclarer, soit des douleurs à la tête, ou des esquinancies, ou des maladies de poitrine, ou la cardialgie, ou enfin des engorgemens rebelles dans les viscères du bas-ventre : je conviens de ces faits, mais ils prouvent en général un défaut de méthode dans la manière de traiter les premiers accidens, et non l'obligation de les laisser subsister; ils prouvent souvent aussi le peu d'importance qu'on met à étudier et à combattre les diverses affections qui les accompagnent. J'ose donc assurer que leur guérison ne peut être dangereuse que lorsqu'au lieu d'attaquer l'humeur morbifique par des remèdes internes, aussi doux que sagement combinés, suivant les circonstances où se trouvent les malades, on en emploie de violens, et plus ca-

pables de troubler les secrétions et d'affoiblir la machine animale, que de la débarrasser de son véritable ennemi.

Je dois encore indiquer les remèdes qui joignent à la propriété de donner du ton, celle de vulnérable, et qui, par conséquent, doivent être employés dans les fleurs blanches, lorsqu'il existe des ulcérations dans la matrice; je veux parler du beaume de la Mecque, du Copahu, du Pérou, du Canada: le cachou est encore un excellent stomachique vulnérable et astringent; on doit y avoir recours.

CHAPITRE X.

Les bains froids peuvent ils entrer dans le traitement de la gonorrhée ou des Fleurs Blanches? Manière de les prendre sans danger.

PARMI les moyens indiqués dans la cure de la gonorrhée chronique simple et des fleurs blanches , on remarque les bains froids que les médecins les plus célèbres ont recommandés , sans - doute parce qu'ils ont pensé , et avec raison , que ces écoulemens étoient ou produits ou entretenus par le relâchement ; mais comme je crois l'avoir déjà fait sentir , le relâchement n'est quelquefois qu'un effet secondaire , et occasionné par l'irritation qu'exerce sur les parties génitales un virus âcre et malin (1), outre le saisissement

(1) Voyez à la fin de ce petit ouvrage une observation de M. Raulin , concernant des fleurs blanches

incommode, même insupportable que les bains froids occasionnent chez certains individus, on ne peut les employer sans danger, qu'autant qu'on a la certitude que ce virus est entièrement combattu; mais comment s'en flatter, lorsque ces écoulemens sont très-anciens, et qu'ils n'ont point changé de caractères par un traitement méthodique.

Les anciens se baignoient dans la mer, les lacs et les fontaines; les bains domestiques, chauds et tempérés, furent ensuite établis; on n'en connoissoit point d'autres. Ce ne fut que vers l'année 700 de la fondation de Rome, qu'on s'aperçut des avantages des bains froids. Euphorbe et Ant. Musa, son frère, médecins célèbres alors, développèrent leurs vertus et les avantages qu'on pouvoit en retirer; c'est d'eux que nous avons appris que les bains froids raffermissent les solides relâchés

occasionnées, selon cet auteur, par le relâchement seul de la matrice, lequel relâchement paroît avoir été produit par la même cause d'irritation; cette observation est intéressante, en ce qu'elle offre une preuve d'une sensibilité organique peu commune.

des corps des animaux, et qu'ils fortifient leurs membres. On ne tarda point à adopter cette doctrine, et l'on établit des bains froids domestiques, dont l'usage, depuis ce temps, est devenu familier, et dont j'ai vu les plus heureux effets dans plusieurs maladies.

Tous les médecins conviennent des grands avantages que ces bains peuvent procurer, pourvu qu'on n'en fasse point usage avant d'avoir pris tout son accroissement. « Les » bains froids, nous dit Galien, sont d'une » très - grande utilité, mais il faut les em- » ployer à propos pour qu'ils ne puissent » pas nuire; ils ne conviennent point à tous » les âges, ils sont dangereux dans l'enfance, » même dans la jeunesse, jusqu'à 21 ans; » avant cet âge, ils empêchent de croître, » et dérangent la santé; les pituiteux, les » femmes délicates, celles qui sont d'un tem- » pérément foible et débile, et les vieillards » (*ce que j'ai également observé*), sont » exposés aux mêmes inconvéniens : ces bains » ne conviennent même pas dans toutes les » saisons de l'année; le temps le plus op- » portun pour en faire usage, est le mi-

» lieu de l'été ; on doit choisir pour se baigner ,
 » des jours clairs et sereins.

» Lorsque l'homme a pris toute sa crois-
 » sance , continue Galien , qu'il réunit en lui
 » toutes les conditions nécessaires pour pou-
 » voir en faire usage , il doit s'y accoutumer
 » peu-à-peu ; par ce moyen , s'il les prend
 » avec sagesse , il fortifiera son corps et ses
 » membres , sa peau s'affermira et se dur-
 » cira , il se mettra en état de n'être point
 » surpris ni affecté par des accidens tels que
 » ceux qui proviennent des promptes varia-
 » tions du ressort de l'air , des grands chan-
 » gemens du froid au chaud , ou du chaud au
 » froid , des passions de l'ame , etc. ».

Galien veut encore que l'eau ne soit ni
 tiède ni excessivement froide , qu'elle soit
 claire , lympide , et sans limon sur - tout ,
 qu'elle ne soit point marécageuse. Ceux qui
 prennent des bains froids , ajoute cet auteur ,
 ne doivent point être fatigués par des vomis-
 semens , des cours de ventre , d'autres éva-
 cuations , ni par aucun mal-aise qui tiennent
 de l'irritation ; il veut que pendant leur usa-
 ge , on tienne le ventre libre , et qu'on ne
 se baigne qu'à jeun ; qu'on se jete tout-à-

coup dans l'eau, et de façon que toutes les parties du corps soient submergées au même instant : il y auroit à craindre, selon lui, qu'en s'y mettant successivement partie par partie, la surprise de celles qui sont submergées ne causât dans les autres des dérangemens, des frissons, et des mouvemens convulsifs : il pense, et avec raison, que tout le corps submergé à-la-fois, est plus en état de résister à la surprise et aux impressions du bain froid, que s'il ne l'étoit que successivement et par parties. Il n'est point d'avis qu'on demeure long-temps dans l'eau froide, parce qu'il pourroit en résulter des accidens fâcheux. Les frictions en sortant du bain, et continuées jusqu'à ce que la peau soit réchauffée, lui paroissent très-avantageuses (1).

Le même auteur nous dit encore dans ses commentaires sur les aphorismes d'Hypocrate, sect. V, que *les bains d'eau froide retiennent et réunissent la chaleur naturelle*

(1) De son temps on avoit l'habitude de s'oindre d'huile après les frictions.

lorsqu'elle est forte , mais qu'ils la détruisent lorsqu'elle est foible. Hypocrate lui-même avoit jugé que le froid étoit capable de produire des convulsions et des ecchymoses. La plupart des auteurs modernes assurent, et je partage leur sentiment, que les bains froids crispent et roidissent par un contact immédiat, les fibres nerveuses, et produisent mille sortes de spasmes et d'autres accidens.

« Une veuve, potière d'étain, âgée d'en-
 » viron 60 ans, dit M. Raulin, étoit incom-
 » modée depuis quelque temps d'une affec-
 » tion mélancolique : on lui conseilla les
 » bains froids; elle s'y jeta dans le mois de
 » janvier de l'année 1758, de façon que son
 » corps fut submergé tout-à-la-fois : dans
 » l'instant, elle y devint maniaque; quel-
 » ques momens après elle tomba en convul-
 » sions, et mourut dans cet état. Cet acci-
 » dent arriva sur la paroisse Saint-Barthé-
 » lemy : ses membres demeurèrent après la
 » mort, tendus, roides et inflexibles; sa peau
 » étoit devenue aussi dure que du cuir des-
 » séché. M. Missa, docteur régent de la
 » faculté de médecine de Paris, avoit con-

» seillé de faire précéder les bains par des
» précautions qu'on ne prit pas : il avoit
» recommandé sur - tout , de répandre de
» l'eau chaude autour du corps de la ma-
» lade, dès qu'elle serait dans le bain, pour
» servir de ressource à la chaleur naturelle,
» qui n'auroit point été éteinte par l'eau
» froide, si l'on avoit mis cette précaution
» en usage. Les avis du sage médecin n'é-
» toient point conformes au préjugé du pu-
» blic; on négligea ou on refusa de les sui-
» vre, et la malade en fut victime » *Trait.*
des Fl., t. II, p. 284.

Hypocrate s'exprime ainsi, *Aphorisme 18,*
section I. « Le froid est ennemi des os,
» des dents, des nerfs, du cerveau et de la
» moële de l'épine ». *Aphorisme 24, sect. V,*
« Les choses froides comme la neige et la
» glace, nuisent au poumon, causent des
» catarrhes, et déterminent la transpiration
» sur les glandes salivaires, ce qui fait beau-
» coup cracher ».

Cheyne, médecin anglois de la société
royale de Londres, qui, au commencement
de ce siècle, s'acquît par ses ouvrages une
réputation distinguée, s'élève avec force con-

tre l'abus qu'on fait des bains froids, et regarde comme téméraire l'usage où est le peuple de se précipiter tout-à-coup dans l'eau froide. « Le corps, dit il, en est trop subitement surpris et comprimé, il est à craindre que la force et l'extrême rapidité de la circulation du sang, occasionnée, excitée par la froideur de l'eau, ne fasse rompre quelques petits vaisseaux, il vaut beaucoup mieux s'élever au-dessus du bain, en tenant une corde attachée au plafond, et descendre par degrés dans la baignoire les pieds les premiers; de fléchir ensuite les genoux, et de plonger la tête dans l'eau, mais ne la laisser submergée qu'un instant, pour ne point interrompre la respiration; il faut la replonger deux ou trois fois, sortir du bain, se faire faire des frictions sur tout le corps et s'habilier ».

Ce qui donne à croire que Cheyne craignoit beaucoup l'usage dangereux de se plonger dans l'eau froide la tête la première, c'est que outre les précautions dont je viens de parler, il conseille de mouiller la tête, avant que d'entrer dans le bain, avec des éponges imbibées d'eau froide. On sent bien

que la conduite de Cheyne étoit réglée sur la délicatesse des vaisseaux du cerveau et de ses fibres, et que les précautions avec lesquelles il veut qu'on entre dans les bains froids, n'ont pour motif que la crainte d'affecter cet organe; mais s'il a été d'un avis opposé à Galien, c'est qu'il n'a point assez fait attention à la nature du climat qu'habitoit ce grand homme: d'ailleurs Galien ne vouloit pas qu'on prît ces bains dans d'autres saisons qu'au milieu de l'été, et qu'en plein midi; l'eau ne devant être alors ni tiède ni trop froide: cette qualité de l'eau, jointe aux précautions recommandées, devoit nécessairement beaucoup diminuer pour ceux qui s'y plongeient tout-à-coup, les inconvéniens dont parle Cheyne. Quoiqu'il en soit, les bains froids produisent de bons effets dans certaines maladies, et sur-tout dans les affections nerveuses, mais l'eau ne doit acquérir sa qualité froide que par degré, il faut toujours que pour entrer dans le bain, sa chaleur soit égale à celle du sang, et qu'elle n'acquiere que peu-à-peu cette froideur extrême qui est nécessaire pour concentrer la chaleur naturelle et lui donner

de l'énergie, il faut faire en sorte que l'eau chaude contenue dans le bain, s'écoule par un robinet en proportion de ce qu'on en met de froide. Les bains construits sur les rivières, sont très-propres à cette opération; par ce moyen, les malades ne sont nullement saisis, leurs nerfs n'éprouvent point de ces crispations si contraires aux intentions de la nature, et ils peuvent rester sans accident dans le bain un temps beaucoup plus long.

S'il est aussi difficile de placer à propos les bains froids dans le traitement de la gonorrhée et des fleurs blanches, qu'il est dangereux de les employer, ainsi qu'on les a conseillés jusqu'à ce jour, lors même qu'ils paroissent indiqués par le relâchement des solides; on ne doit pas être moins circonspect à ordonner les bains à une chaleur plus ou moins tempérée: quoique propres à ranimer la transpiration, ils ne pourroient que nuire toutes les fois que ces écoulemens durent depuis long-temps, et qu'ils se rencontrent chez des sujets foibles et cacochymes. Il ne faut cependant point les négliger; comme calmans, ils peuvent être très-utiles, lorsque les sujets sont jeunes, d'un tempérament bilieux ou sanguin,

et que les accidens dont il s'agit, sont produits par l'usage excessif des liqueurs et du coït, par des exercices violens, ou par l'impression vive et prolongée des desirs voluptueux.

On a aussi proposé de recourir à la saignée dans le traitement de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches; mais en supposant que la diminution du volume du sang pût rendre quelque service dans ce genre d'accident, ce ne pourroit être que dans les cas où j'ai dit que les bains tièdes convenaient: hors ces circonstances, une telle opération ne peut que nuire chez les individus dont la fibre est lâche et noyée d'une matière séreuse et abondante, lorsque leur maladie dure depuis long-temps, et sur-tout lorsqu'elle a été déterminée par des chagrins vifs ou des masturbations multipliées.

Ce que je dis de la saignée, je l'affirmerai également des boissons rafraîchissantes qui ne peuvent que préjudicier dans ces derniers cas, tandis que dans les premiers elles sont d'une nécessité impérieuse.

La plupart des praticiens conseillent aussi les cautères dans les fleurs blanches; mais

si ces moyens doivent être de quelque utilité, c'est plutôt dans la gonorrhée des hommes que dans celle des femmes : je n'ai jamais vu d'effets sensibles opérés par les cautères chez ces dernières, tandis que chez les hommes je les ai vu souvent obtenir les plus heureux succès ; mais je leur préfère les vésicatoires , 1.^o parce que , donnant issue à un plus grand volume d'humeur , ils font une diversion beaucoup plus prompte de la matière de l'écoulement , et par conséquent plus avantageuse ; 2.^o qu'on les conserve bien moins long-temps ; 3.^o enfin qu'on les abandonne avec beaucoup moins de danger.

D'autres moyens curatifs ont encore été proposés particulièrement pour les fleurs blanches ; ce sont les sudorifiques. Baglivi propose la décoction de sassafras pour fortifier les fibres relâchées. Hoffman, qui avoit adopté les mêmes idées, vouloit que pour attirer l'humeur de la transpiration à la surface, on exposât les malades à la vapeur d'une infusion de camomille, de mélilot, de petit chêne, de marjolaine d'ivette, de polium

montanum , d'armoïse , de mélisse , de laurier , d'hyeble , de fleurs de stœcas. D'autres auteurs , qui ne doutoient point que cette humeur ne jouât le plus grand rôle dans les fleurs blanches , ont ordonné la décoction de squine et de gayac ; mais je n'adopte point entièrement la méthode de faire suer abondamment ces malades.

Si par une crise bienfaisante de la nature, la matière de la transpiration abandonnoit les parties génitales pour se porter à la peau, il faudroit la seconder par des sudorifiques, parce qu'on pourroit en espérer la fin de la maladie; mais dans le cas contraire, on doit éviter tout moyen propre à donner un trop grand ton aux solides, et à enlever à cette humeur, toujours disposée à s'endurcir, le liquide, à l'aide duquel elle peut se déplacer. Cependant je suis loin de désapprouver l'usage des bois dont je viens de parler: leur qualité tonique les rend trop précieux dans cette maladie, comme dans la gonorrhée de l'homme, mais ils ne doivent point être employés seuls, et leur faculté sudorifique doit être presque entièrement contrebalancée par l'al-

liage des purgatifs doux; on sera certain que par cet amalgame, l'humeur morbifique sera tout-à-la-fois, et dans le même instant, détremée et évacuée par une voie qui n'est sujette à aucun inconvénient.

CHAPITRE XI.*Indications relatives.*

JE viens de parler des règles générales qui doivent être observées dans le traitement de la gonorrhée ou des fleurs blanches : je crois avoir suffisamment fait sentir l'avantage des purgatifs et des toniques, et réfuté les idées qui les faisoient considérer comme nuisibles dans le traitement de ces affections. Je crois avoir également démontré avec clarté, combien est erronée l'opinion vulgulaire qui s'oppose à leur guérison, et combien on doit être circonspect toutes les fois qu'il faut prononcer sur la nature des bains, de la saignée et des rafraîchissants. Il me reste actuellement à donner des conseils relatifs à la conduite que doivent tenir les malades, et au choix qu'ils doivent faire parmi les alimens usuels, pendant, et même quelque temps après leur traitement.

On se rappelle que j'ai dit que des ulcérations quelquefois chancreuses étoient souvent l'effet du séjour de la matière morbifique sur différens points des organes de la génération : ces plaies, qui sont plus ou moins anciennes, doivent exciter l'attention de l'homme de l'art ; c'est en les soignant, en les détergeant plusieurs fois dans le jour, qu'on parvient à calmer l'irritation, qui souvent entraîne seule le relâchement de la matrice, et attire sur cet organe l'humeur de la transpiration qui finit par s'y déposer souvent en très-grande quantité. C'est par de pareilles précautions que j'ai vu se terminer des écoulemens qui sembloient vouloir se perpétuer.

Ces ulcérations sont toujours faciles à appercevoir chez les femmes (1) ; mais il n'en est pas de

(1) On voit dans le cabinet d'histoire naturelle du citoyen Bertrand, (à Paris, rue Hautefeuille, N^o. 21) à l'intérieur du vagin d'une femme qui s'est donné la mort en se masturbant, deux chancres de la largeur d'une pièce de douze sols.

Nous croyons devoir dire, puisque nous avons occasion de parler de ce cabinet, considérablement

même chez les hommes, et ce n'est pas encore une chose bien décidée, si elles peuvent exister à l'intérieur de l'urèthre (1). Je ne

augmenté depuis six mois, qu'il mérite une place distinguée parmi les établissemens précieux de la capitale; là, mieux encore que par la lecture des livres composés pour détourner les jeunes gens du vice de la masturbation et des femmes libertines, ils apprendront à avoir en horreur une conduite aussi préjudiciable à la santé, que funeste à la propagation.

(1) « Beaucoup de praticiens estimables nient qu'une telle ulcération puisse jamais être produite à l'intérieur de l'urèthre par la gonorrhée; la sécrétion augmentée leur paroît exactement semblable à ce qui se passe dans le catarrhe. Mais cette comparaison pèche en ce que le catarrhe irrite également toute la membrane pituitaire; au lieu que dans la gonorrhée, il n'y a que quelques points de l'urèthre qui semblent être lésés. Ordinairement le mal ne s'étend guère qu'à un pouce et demi le long du canal: souvent il se borne, sur-tout dans le commencement, à un seul point situé à un pouce au-dessus de l'extrémité du gland; l'écoulement provient de cette partie de l'urèthre où la douleur se fait sentir; et lorsque le malade rend son urine, il n'éprouve aucune cuisson avant qu'elle ne touche à ce point inflammatoire. A

chercherai point à éclaircir cette question : il me suffit de dire que l'expérience m'a

mesure que le mal augmente, l'inflammation affecte un plus grand nombre de points, précisément de la même manière que les chancres s'étendent à la surface du gland.

« On pourroit croire que la dissection anatomique a déjà éclairci cette matière, et terminé la question ; mais il n'en est rien. J'ai examiné l'urèthre de plusieurs personnes qui avoient la gonorrhée au moment de leur mort : trois fois l'intérieur de ce canal m'a présenté, comme dans les cas rapportés par Morgagny (*de sedibus et causis morborum*), quelques traces profondes d'une couleur rougeâtre, et recouverte de mucus sans aucune apparence d'ulcération. Etant à Paris, j'ai assisté à deux autres ouvertures, où les spectateurs crurent reconnoître évidemment des marques d'ulcération. Nous examinâmes plus soigneusement avec une lentille ; pour moi, j'avoue que je ne trouvai pas de quoi me décider avec certitude.

« D'un autre côté, j'ai vérifié dans plusieurs sujets ce que l'on trouve attesté par différens anatomistes, concernant les cicatrices manifestes d'anciens ulcères du conduit de l'urèthre. Et si l'on fait attention à la teinte sanguinolente mêlée quelquefois à la matière de la gonorrhée, on ne doit douter ni de la rupture de quelques petits vaisseaux sanguins, ni même de la

prouvé que les moyens détersifs hâtoient de beaucoup la guérison de la gonorrhée bé-

possibilité de l'ulcération, qui souvent s'offre à la vue près l'orifice du canal. Il est certain que dès que l'inflammation est considérable, l'ulcère est à craindre. D'ailleurs, nous voyons à la suite d'une gonorrhée négligée ou mal traitée, les fistules du périnée et d'autres ulcères pénétrants de l'urèthre qui donnent passage à l'urine. Il n'y a point de doute que de légères excoariations du canal aient lieu fréquemment et s'effacent ensuite, comme il arrive à l'égard des amygdales, des papilles de la langue, des bords des paupières, etc. Une pareille oblitération s'opérera très-vite dans une partie telle que l'urèthre, défendue par un mucus, et nullement exposée à l'air, dont l'effet est d'endurcir les cicatrices.

» Tout bien considéré, l'idée la plus raisonnable que l'on puisse se former des causes et des phénomènes de la maladie, sera peut-être que les particules du virus vénérien, mêlées pendant le coït avec le sperme et le mucus, peuvent être attirées dans le canal, à une certaine hauteur où l'irritation qu'elles occasionneront, sera relative à l'âcreté de la matière infectante, à l'irritabilité et aux autres dispositions du malade. Les conséquences de cette irritation, seront l'inflammation et une plus grande sécrétion de

nigne et des fleurs blanches ; je conseille donc d'y avoir recours long-temps avant que d'employer les astringens , dont l'usage , comme je l'ai déjà dit , doit être reculé jusqu'à ce qu'on n'ait plus à appréhender la présence d'un virus capable de s'opposer à la guérison de cette maladie ; il est aussi très-avantageux d'allier les fondans aux détersifs , lorsqu'il s'agit de dissoudre des pustules endurcies , des turbercules et des verrues que j'ai dit être également un effet du dépôt de la matière de ces écoulemens sur différens points des parties génitales ; je proposerai un fondant aussi simple qu'efficace , et qui peut être appliqué extérieurement , c'est le suif fondu. Lorsque les tumeurs sont

mucus: jusques-là il n'est question que d'un vice local. Mais il arrivera de temps en temps , comme dans les autres inflammations , que l'ulcération succédera ; et le malade encourra le danger d'une infection constitutionnelle ; cela peut même arriver sans cette ulcération , dont la preuve , comme je l'ai déjà observé , n'est pas de première évidence. Foart Simons. *Observ. sur le Trait. des mal. vén.* pag. 17.

peu considérables , on prend du suif à la partie la plus élevée d'une chandelle allumée , très-près par conséquent de la mèche , on en couvre les parties qu'on veut faire fondre : l'épaisseur doit être environ d'une pièce de six liards ; on peut répéter cette opération plusieurs fois le jour , et même la nuit si on se réveille.

Situation que doivent observer les femmes lorsqu'elles s'injectent.

Soit que les injections aient la propriété de resserrer, soit qu'elles aient celle de détremper l'humeur morbifique , souvent tenace et placée dans les différens replis du vagin, elles ne peuvent produire l'effet qu'on en attend, qu'autant que la matière injectée séjourne quelque temps ; il est donc nécessaire de savoir comment on doit se comporter pour y réussir.

La malade se placera sur un matelat , le derrière élevé par le moyen d'un coussin un peu gros ; l'injection finie , elle fera croiser ses cuisses et ses jambes , elle les serrera en les fléchissant sur le derrière.

Si les conseils que je viens de donner doivent être suivis par les personnes du sexe chez qui la gonorrhée est indépendante d'aucun vice malin, ils doivent l'être à plus forte raison par celles qui ont à se plaindre du contraire, car on compte quelquefois autant sur les injections qui doivent être relatives à la nature du vice que l'on soupçonne, que sur les remèdes pris intérieurement; on conçoit du reste, que la structure des organes de la génération chez l'homme, le dispensent des précautions que je viens de recommander pour les femmes, et qu'il suffit de lever avec la main le bout de la verge.

C H A P I T R E XII.

Du régime qu'on doit observer pendant le traitement de la Gonorrhée et des fleurs blanches.

LES moyens que je viens de proposer pour les cas les plus fréquens de la gonorrhée bénigne ou des fleurs blanches, ne produiroient point tout l'effet qu'on peut en attendre, s'ils n'étoient secondés par un régime analogue : chaque malade doit à cet égard examiner lui-même ce qui lui convient et l'incommode, mais tous doivent éviter les alimens toujours d'une digestion difficile pour les estomacs froids, comme le veau, l'agneau, le porc, le lait, la pâtisserie, les acides et les crudités.

Les alimens qui servent à l'homme, comme je l'ai dit dans l'ouvrage sur les Glaires, ne sont point répartis également sur tous les points du pays qu'il habite ; il faudroit,

pour prescrire un régime positif, l'approprier à toutes les localités, ce qui seroit impossible; mais les personnes attaquées des écoulemens dont nous nous sommes occupés dans cet ouvrage, sur-tout lorsqu'ils ont acquis le caractère chronique, doivent, pendant leur traitement, s'en tenir à la nourriture la plus saine; le bœuf, le mouton, la volaille, soit rôtie ou bouillie, seront préférés aux viandes blanches que je viens de défendre.

Parmi les différentes espèces de poisson, la sole, la limande, le brochet, seront aussi préférés, comme étant plus légers, aux harengs, à l'anguille, à la morue et au saumon; les œufs cuits de toutes les manières conviennent parfaitement: on s'abstiendra de liqueurs et même de vin pur; les médecins seuls décideront des circonstances où l'on pourra se permettre d'en boire de temps à autre.

Les personnes habituées à prendre du café le prendront sans lait: les salades de cresson, de céleri, et toutes celles qui sont amères, peuvent seconder parfaitement l'usage des remèdes, mais le vinaigre doit être épargné.

Le pain qu'on mangera journellement , doit être bien cuit et rassi , il seroit même à propos qu'un pain de deux livres restât au four autant de temps qu'un pain de trois livres.

Conseil sur la nécessité de suivre un régime quelque temps après la guérison de la Gonorrhée ou des fleurs blanches.

Il faut avoir de la persévérance dans le régime de vie après la guérison de la gonorrhée ou des fleurs blanches , car il pourroit se faire que si on l'abandonnoit trop tôt , ainsi que les remèdes , elles reparussent comme auparavant ; ces écoulemens ont sur-tout des retours infaillibles , lorsqu'on n'a pas totalement détruit la cause dont ils dépendent , par des secours convenables , et lorsqu'on n'a pas assez rétabli le ton des vaisseaux pour qu'il puisse se soutenir suivant l'ordre de la nature ; on éprouve tous les jours que la cure de cet écoulement est très-difficile , particulièrement chez les femmes , par rapport à la complication infinie des vaisseaux de l'uterus. Nenter en regarde la guérison comme dangereuse , sur-tout lorsqu'on les fait cesser sans en avoir

totalemeut tari la source; et lorsque les malades, sur de simples apparences de guérison, n'observent pas, pendant long-temps un régime convenable pour la confirmer; le conseil de Nenter est si précieux, que j'ai vu l'inconstance ou le peu de patience des malades, être une des causes fréquentes de fièvres lentes, de cachexies, d'œdèmes, d'hydropisie, de phtisie et d'autres maladies graves.

C H A P I T R E X I I I .

De l'exercice, comme un des moyens curatifs dans le traitement de la gonorrhée et des fleurs blanches.

L'EXERCICE rend robuste; la plupart de ceux qui n'en prennent point, sont foibles et délicats; aussi a-t-on vu souvent la gonorrhée et leurs fleurs blanches résister à toute espèce de remède, et céder à un exercice doux, égal, et plus ou moins prolongé: il faut donc de toute nécessité que les personnes attaquées de ce genre d'écoulement, sur-tout celles qui ont la fibre naturellement lâche, considèrent l'exercice, sinon comme une jouissance, au moins comme un remède dont ils peuvent espérer le plus grand bien; je sais que pour beaucoup de gens, la molesse et l'oisiveté deviennent souvent une habitude qu'augmente encore le mal-être qu'ils éprouvent: l'intérêt même de leur santé n'est pas

assez puissant pour les déterminer à vaincre leur funeste apathie ; mais quelque soit le succès que j'obtienne sur ce point , je dois remplir ma tâche ; c'est à ceux à qui mes observations s'appliquent à opter entre l'espoir d'un rétablissement parfait, et la triste expectative d'une santé toujours débile et chancelante. Pour prouver combien sont pernicieux les effets de cette inertie, de ce goût décidé pour l'oisiveté qui s'oppose à tout exercice raisonnable et salutaire, je me contenterai de citer un exemple de cet abus, rapporté par M. Raulin. *Traité des fleurs blanches, tome I, pag. 207.*

« Une femme née, selon toutes les ap-
» parences, pour former un tempérament
» robuste, et pour jouir d'une santé à l'abri
» des dégoûts de la langueur, abusa d'une
» éducation molle, fruit ordinaire d'une
» tendresse foible et déplacée ; elle se rendit
» très-délicate par l'effet d'une oisiveté sin-
» gulière à laquelle elle se livra dès son
» adolescence, au point que rien ne lui
» plaisoit que la molesse, le repos et le som-
» meil ; elle adoptoit la pernicieuse habitude
» de passer les trois quarts et demi de ses

» jours dans le lit, ou sur la chaise longue,
» il lui survint bientôt des incommodités qui
» se succédoient de loin en loin, elles se
» rapprochèrent insensiblement, et devinrent
» enfin presque continuelles et sans relâche.
» Elles augmentèrent son éloignement pour
» toutes sortes d'exercices. A la fin du mois
» d'octobre de l'année 1755, à l'âge de 45
» ans, il lui survint des foiblesses dans les
» membres, des défaillances dans les viscé-
» res, et des engourdissemens aux extré-
» mités; ces accidens diminuoient par le
» secours de l'art qu'on employoit à propos,
» ils disparoissoient même pour un temps,
» l'exercice en étoit le véritable remède,
» mais la malade s'y refusoit. Ces attaques
» avoient des retours fréquens, elles étoient
» souvent multipliées par les passions de
» l'ame. Il lui survint, en 1760, des affec-
» tions vaporeuses des plus violentes: elles
» durèrent pendant six semaines presque
» sans relâche, la paresse augmentoit de
» plus en plus, à mesure que ses progrès et
» ses effets devenoient alarmans, en 1761, il
» se joignit aux autres symptômes des débi-
» lités douloureuses des membres, sur-tout

» des extrémités inférieures ; on entendoit
 » craqueter les articulations, lorsque la ma-
 » lade faisoit quelque mouvement. Dans ces
 » circonstances, elle prit une petite vérole
 » discrète, la suppuration en fut longue et
 » très-abondante: il survint ensuite une faim
 » insatiable, elle cessa tout-à-coup, quelque
 » temps après, pour faire place à des foi-
 » blesses d'estomac, et à des vapeurs cruel-
 » les; depuis ce temps-là il s'est joint à tous
 » ces accidens des besoins continuels de man-
 » ger, les alimens ne la flattent point; elle
 » n'en a pas le goût; cependant à toutes les
 » heures, elle est obligée de prendre de la
 » nourriture; une faim excessive la réveille
 » pendant la nuit, il semble, dans ses besoins,
 » qu'elle scit toujours en défaillance, et que
 » sa vie ne tienne qu'à un fil. Il est vrai-
 » semblable que les fleurs blanches qui se
 » sont établies au commencement de la ma-
 » ladie, et qui ont continué, en faisant des
 » progrès en abondance et en qualité, ont
 » beaucoup concouru à donner aux humeurs
 » digestives, l'âcreté qui les rend insupporta-
 » bles aux membranes de l'estomac et des
 » intestins

» intestins , lorsqu'elles n'en sont pas pré-
» servées par les alimens. Quelque cruels
» que soient les symptômes de cette maladie,
» ou pour mieux dire , de ces maladies com-
» pliquées, la malade est toujours obstinée à ne
« point faire d'exercice , et à lui préférer l'oi-
» siveté , elle en donne aujourd'hui pour
» raison , que l'exercice la feroit digérer plus
» promptement , et qu'il augmenteroit ses
» souffrances , en concourant au progrès de
» ses besoins; l'inconséquence de ce raisonne-
» ment est assez sensible pour me dispenser
» de la démontrer».

*Tout état de l'atmosphère n'est point indiffé-
rent pour la guérison de la gonorrhée bé-
nigne ou des fleurs blanches.*

Il faut avoir égard à l'état de l'atmosphère dans la cure des fleurs blanches, la transpiration étant, comme je crois l'avoir démontré assez clairement, toujours plus ou moins intéressée dans les écoulemens dont nous nous occupons, tout état de l'atmosphère

ne sauroit être indifférent pour leur guérison, et cette considération est d'autant plus importante, que les diverses pressions de l'air, ainsi que ses températures, peuvent les produire, les augmenter, les entretenir, ou contribuer beaucoup à leur terminaison : aussi verroit-on très-souvent ces maladies céder à l'action d'un air pur, tandis qu'elles offrent les plus grandes difficultés, en employant même les remèdes les mieux indiqués et en suivant le régime le plus exact, si l'air dans lequel on vit est aqueux et doux, comme celui qu'on respire auprès des lacs, des rivières, ou dans des habitations bâties au milieu des marais. Les personnes de l'un et de l'autre sexe, fortes et robustes, et chez qui la gonorrhée ou les fleurs blanches seront produites par l'usage excessif des liqueurs, des exercices violens, des embrassemens trop multipliés, ne sont point celles qui souffriront de cette qualité de l'air, mais bien les personnes cachectiques et pituiteuses, ou celles chez qui ces écoulemens seroient compliqués et entretenus par le scorbut ou le scrophule; il sera donc très-sage,

lorsqu'aucun obstacle ne s'y opposera, de placer les individus attaqués de la gonorrhée ou des fleurs blanches, dans le climat qui leur sera propre; c'est en prenant ces précautions, que j'ai souvent terminé des écoulemens qui avoient résisté à tous les autresmoyens curatifs.

N O T E S

Indiquées dans l'Ouvrage.

(1) » Le 28 juillet 1776, un chirurgien qui étoit alors aux Indes occidentales, dit Hunter, se fit une égratignure au bout du doigt avec une épine. Le 31 il ouvrit un abcès sur l'épaule d'une négresse qui avoit le *yaws*, et qui avoit été long-temps sujette à de pareils abcès en différentes parties du corps, et à d'autres ulcérations incurables.

» Il s'aperçut, après l'opération, qu'il étoit resté un peu de matière sur cette égratignure, ce qui le fit écrier qu'il étoit inoculé. Le 2 du mois d'août il fit l'amputation d'un doigt à un enfant de treize ans, pour un ulcère qui ressembloit au bois vermoulu. Son égratignure ne guérissoit point, mais elle se couvroit de temps à autre d'écailles blanchâtres qui se détachotent enfin; cette apparence l' alarma, ce qui le fit recourir aux frictions mercurielles, dont il usa largement. Malgré cette précaution, il parut dans le mois de septembre une tumeur douloureuse et enflammée sur la seconde jointure du doigt, qui fut bientôt suivie par plusieurs autres sur la main dans le trajet des os métacarpiens du doigt indicateur. Il continua toujours les frictions mercurielles, mais

sans le moindre effet , car les tumeurs se multiplioient tous les jours ; et au mois de novembre elles s'étoient déjà étendues jusqu'à une petite distance de l'aisselle. Elles ne passèrent point à la suppuration pour lors. Vers la fin de novembre il commença à ressentir des douleurs nocturnes cruelles en différentes parties du corps , mais principalement le long du tibia et du péroné , avec des maux de tête fréquens qui allèrent en augmentant , jusqu'à un point presque insupportable pendant cinq mois , malgré qu'il usât de frictions mercurielles avec la décoction de salsepareille tous les jours en grande quantité.

» Dans le mois de mai 1777 , il parut une éruption croûteuse en différentes parties du corps , particulièrement sur les jambes et sur les cuisses , et les tumeurs dont nous avons fait ci-devant mention , s'ulcérèrent ; d'où s'en suivit une rémission des douleurs nocturnes.

» Le malade ne put jamais saliver , malgré que sa bouche fût constamment sensible , même pendant des mois entiers. Les ulcérations devenoient pires tous les jours , et l'on ne crut pouvoir lui conseiller autre chose , que de faire un voyage en Angleterre. Il arriva à Londres le premier août ; et , par l'avis du docteur Hunter et du chevalier Jean Pringle , il commença un traitement mercuriel et l'usage de la salsepareille , avec une diète de lait. On m'appela aussi ; et jugeant que deux tiers d'un grain de mercure calciné qu'on lui avoit ordonné de prendre cha-

que jour, étoient d'une trop petite dose si l'on regardoit les ulcères comme vénériens, je lui ordonnai de l'augmenter graduellement jusqu'à cinq grains; et il continua ce traitement jusqu'au mois de novembre, lorsque tous les ulcères furent parfaitement guéris.

» Il cessa alors de prendre le mercure, et se trouva débarrassé de tous les symptômes de la maladie, à l'exception de quelques nodus sur le tibia, et des douleurs rhumatismales qui le prenoient lorsqu'il s'exposoit au froid, jusqu'à ce qu'il commençât, il y a environ un an, à ressentir une incommodité en avalant, une sécheresse dans le gosier, et un écoulement d'une mucosité visqueuse qui sortoit de la gorge et des narines, symptômes qui continuent encore aujourd'hui ». *Traité des mal. vénér.*, p. 409.

(2) « Je fus appelé en 1765, dit M. Raulin, pour
 » une femme âgée de vingt-cinq ans; on m'avertit,
 » avant d'entrer dans son appartement, que la
 » moindre chose la faisoit tomber en convulsion :
 » on me pria en conséquence de marcher le plus
 » légèrement qu'il me seroit possible; on ne touchoit
 » qu'avec crainte le loquet de sa porte qui étoit exacte-
 » ment garni de linge pour que la malade ne l'entendit pas remuer (1); les parquets de sa cham-

(1) Mr. Pomme dit avoir vu à Paris une dame dans la même situation, tombant en convulsion au moindre bruit, et par

» bre étoient couverts d'un tapis , même pendant les
» plus fortes chaleurs de l'été ; on approchoit de son lit
» pour lui parler avec les plus grandes précautions :
» il falloit modifier sa voix , de façon qu'elle fût
» dans une espèce d'équilibre avec le ton foible et
» délicat de ses oreilles. Malgré toutes ces attentions
» recommandées , une demoiselle de la compagnie ,
» en s'asseyant sur un fauteuil , fit quelque espèce de
» bruit , dont personne ne s'apperçut que la malade ;
» dans l'instant elle pâlit ; ses membres se roi-
» dirent , des mouvemens spasmodiques se succé-
» dèrent dans tout le corps , et se terminèrent par
» une convulsion générale qui dura un quart-d'heure.
» La malade avoit commencé à être incommodée
» dès la première jeunesse ; elle étoit parvenue de-
» puis trois ans au point où je viens de la repré-
» senter ; elle étoit naturellement d'un tempérament
» fort délicat : il lui survint , quelque temps avant
» ses règles , vers l'âge de douze ans , des tumeurs
» et des abcès en différentes parties du corps ; elle
» guérissoit des unes , il en revenoit d'autres : il
» s'établit enfin des mouvemens spasmodiques assez
» fréquens. Les règles furent précédées de fleurs
» blanches qui ont duré jusqu'à la mort , en faisant

l'effet de la moindre surprise ; les fruits acides , une seule
goutte de vinaigre , réveilloient aussi les convulsions. *Traité
des affections vaporeuses , pag. 471.*

» toujours des progrès. Malgré toutes ces incommo-
» dités, cette demoiselle se maria; elle eut des
» enfans très-bien constitués: après la seconde cou-
» che, les fleurs blanches et les mouvemens spas-
» modiques augmentèrent considérablement; l'écou-
» lement devint purulent: il n'étoit personne qui ne
» jugeât que c'étoit du vrai pus.

» Ce fut pour lors que l'irritabilité du genre
» nerveux fit de plus grands progrès; elle parvint
» au point que la moindre surprise, le moindre
» bruit, la moindre vivacité lui causoient des con-
» vulsions: en même-temps que les fleurs blanches
» devinrent purulentes, il survint une douleur à la
» partie latérale gauche de l'*abdomen*, qui paroissoit
» avoir son siège dans l'ovaire; elle fut constante
» jusqu'à la mort. Cette douleur et les fleurs blanches,
» qui devenoient de plus en plus purulentes, firent
» juger généralement que la purulence provenoit
» d'une suppuration à l'ovaire. Je n'étois pas le
» médecin ordinaire de la malade; je la perdis de
» vue pendant plus d'un an. On m'appela ensuite:
» et je trouvai que les symptômes précédens étoient
» devenus extrêmes; elle étoit dans le marasme: il
» étoit survenu de nouveaux accidens, les glandes
» parotides, les axillaires, et d'autres glandes des
» bras et de la poitrine étoient entièrement gorgées:
» il y en avoit quelques-unes qui suppuoient en
» rendant un pus fétide. La malade mourut quelques
» jours après. On m'appela avec d'autres médecins

» à

» à l'ouverture de son cadavre ; on trouva presque
» tous les viscères obstrués et en très-mauvais état.
» La matrice et les ovaires , principalement le gau-
» che , où l'on croyoit le siège de la douleur qui
» l'avoit fait soupçonner de fournir la suppuration ,
» étoit dans l'état le plus naturel et le plus sain ».
» *Traité des fl. bl. pag. 294.*

F I N.

E R R A T A.

Page 10, lig. 9. héthérogène, *lisez* hétérogène.

Page 52, lig. 7. difrens, *lisez* différens.

Page 74, lig. 8. dpéôt, *lisez* dépôt.

Page 120, lig. 11. le dispensent, *lisez* le dispense.

T A B L E
D E S M A T I È R E S

Contenues dans cet Ouvrage.

- C**HAPITRE I. *Identité de la matière de la gonorrhée bénigne avec celle des fleurs blanches : cette humeur n'a rien de commun avec la liqueur séminale.* page 1
- C**HAP. II. *Causes fréquentes de la gonorrhée et des fleurs blanches.* 13
- C**HAP. III. *De la masturbation , comme cause de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches.* 24
- C**HAP. IV. *Le coït trop fréquent peut produire la gonorrhée et les fleurs blanches.* 51
- C**HAP. V. *Quels sont les points des parties générales où s'établit le foyer d'irritation qui provoque la gonorrhée et les fleurs blanches ?* 57

- CHAP. VI. *Des tempéramens les plus disposés à la gonorrhée simple ou aux fleurs blanches.* 59
- CHAP. VII. *Peut-on être attaqué des fleurs blanches et de la gonorrhée à tous les âges de la vie ?* 61
- CHAP. VIII. *Apparences vénériennes occasionnées par la suspension du cours de la gonorrhée et des fleurs blanches.* 63
- CHAP. IX. *Effets occasionnés par le transport de la matière de la gonorrhée et des fleurs blanches sur d'autres organes que sur ceux de la génération.* 74
- CHAP. X. *Méthode curative de la gonorrhée bénigne et des fleurs blanches.* 79
- CHAP. XI. *Les bains froids peuvent-ils entrer dans le traitement de la gonorrhée ou des fleurs blanches ? Manière de les prendre sans danger.* 99

CHAP. XII. *Du régime qu'on doit observer pendant le traitement de la gonorrhée et des fleurs blanches.*

121

CHAP. XIII. *De l'exercice, comme un des moyens curatifs dans le traitement de la gonorrhée et des fleurs blanches.*

125

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de POIGNÉE, rue Christine, n^o. 11.